

5/64/7/5-



AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

Vient de paraître

à la **SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS PASCAL**

1498 ouest, rue Dorchester, Montréal — HA. 5430

LE LIVRE TANT ATTENDU DE

MARIO DULIANI

LA VILLE SANS FEMMES

Véritable reportage sur la vie dans les camps d'internement canadiens durant la guerre. Voilà un ouvrage d'une grande actualité en ce moment où ont lieu les procès sensationnels des bourreaux des camps nazis et japonais. La pathétique expérience de l'auteur éclaire hautement l'humanité des Alliés. M. Duliani raconte avec émotion son séjour de quarante mois au milieu d'un groupe de Canadiens dans deux camps d'internement. On trouvera dans ce livre une lecture des plus captivante.

* * *

Fort volume de 320 pages recouvert d'une chemise en couleurs :
\$1.50 l'exemplaire — \$2.50 sur papier de luxe

Jacques de LAMIRANDE

Paul-L. JULIEN

L I M P R I M E R I E

de **LAMIRANDE**

4557 RUE ST-DENIS, MONTRÉAL, CANADA • TÉL. BÉLAIR 2916

L'Imprimeur Spécialisé, au Service des Éditeurs

AMÉRIQUE FRANÇAISE

R E V U E M E N S U E L L E

AVRIL 1946

V ième ANNÉE, No 4

La revue "Amérique Française" est éditée par la Société des Editions Pascal, et elle est imprimée sur les presses de l'Imprimerie de Lamirande à Montréal — L'abonnement est de \$3.50 par année (10 mois) — Les collaborateurs de la revue ont l'entière responsabilité de leurs écrits. — Toute reproduction interdite sans autorisation. Adresser toute communication à *Amérique Française*, Boite postale 132, Outremont, Qué.

Directeur littéraire: FRANÇOIS HERTEL

Sommaire

Giraudoux — <i>Pierre Baillargeon</i>	8
Refus — <i>Jacqueline Mabit</i>	4
Confidence — <i>Jean-Marc Léger</i>	6
Costis Palamas — <i>Marie-Anne Bon et Antoine Bon</i>	9
Journal rétrospectif d'Anatole Laplante — <i>François Hertel</i>	18
Les doigts extravagants — <i>Andrée Maillet</i>	23
Histoire des sciences — <i>Claude Jaillard</i>	29
Un quart d'heure avec Jules Romains — <i>Madeleine Gariépy</i>	33
L'heure de la "malle" en Gaspésie — <i>Carmen G. Roy</i>	35
Chronique de la poésie —	37
Politique —	47
Cinéma —	53
Les Livres —	57

En couverture, caricature d'Andrée Maillet
par C. M.

Téléphone : BELair 3126



TOUT HABIT EST STRICTEMENT FAIT A LA MAIN SUR MESURES

Habits — Habits de soir — Paletots

269 est, rue de Catherine
MONTRÉAL

LA MAGIE DU NYLON EN LINGERIE

Lingerie de luxe et trousseaux finis à la main.

LA COMPAGNIE FRANCO-CANADIENNE DE LUXE

2047, rue Victoria,

Montréal

En vente dans tous les bons magasins du Canada et de l'Amérique du Sud.

La Cie de Charbon

L.-H. OUMET

Une entreprise familiale au service
du public depuis plus de 33 ans.

L.-H. OUMET

Jean OUMET

Armand OUMET

Raymond OUMET

prop.

BIEN VOUS SERVIR EST NOTRE
DEVISE



237, rue VAN-HORNE

CA. 1115

Les teinturiers

et nettoyeurs connus

NOTRE-OUVRAGE VOUS PLAIRA
TEINTURIERS-NETTOYEURS

ATELIERS - WORKS
4371 LAFRANCE

Lévillé
LIMETTES

BUREAU CHIEF
HEAD OFFICE
4368 PARTHENAIS

DYERS & CLEANERS
YOU'LL LIKE OUR WORK

H. RHEAUME

président

Giraudoux

I

Jean Giraudoux n'est pas mort. Les journaux nous ont bien appris dans le temps le décès d'un monsieur qui portait son nom et qui avait été directeur de l'Information avant la défaite de la France. Mais cette nouvelle ne nous toucha guère. Aussi peu que nous importait l'auteur quand nous lisions *Bella* ou que nous écoutions Ulysse discourir avec subtilité dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*. Ce qui nous importe, c'est l'oeuvre plutôt que l'ouvrier. M. Giraudoux, c'était le haut fonctionnaire du Ministère des Affaires Etrangères dix mois sur douze; mort et enterré. Il nous reste le Giraudoux des vacances; un Giraudoux en perpétuelles vacances, désormais. Nul moins que lui ne s'est mis dans son oeuvre. On ne trouve dans la sienne aucune confiance, aucune confession, aucune rancune, aucune doctrine, aucune expérience. On y trouve un style. Mais parce que le style, c'est l'homme, ou mieux l'image de l'homme, on y découvre aussi un portrait de Jean Giraudoux plus fidèle que ne l'eût été la plus détaillée autobiographie. Pas n'est besoin d'écrire sa vie pour laisser un monument.

II

Il a négligé le fond, le sujet; il s'est même parfois contenté du titre des autres; tout au plus a-t-il ajouté le numéro 38 à son *Amphytrion*. Tous ses ouvrages sont des contre-parties d'anciens chef-d'oeuvres: *Bella* est la contre-partie de *Roméo et Juliette*; *Suzanne et le Pacifique*, celle de *Robinson Crusoé*; *Le Choix des Elus*, celle de *Madame Bovary*; et ainsi de suite. Mais, parce qu'il dit le contraire des autres, tout ce qu'il dit est neuf. Il lui a même suffi, pour s'exprimer, de traduire. Qui prétendrait que *Tessa* n'est point de Giraudoux? Chez lui, le prétexte est nul et le texte quasiment tout. D'intrigue, dans ses romans, peu ou pas. L'intrigue, ce micmac. Il n'y a, pour lier les morceaux, que le fil assez lâche du discours décrivant une arabesque capricieuse et allant d'une page à l'autre, soutenu par le mouvement rapide de la main qui ne s'arrête que pour tracer le mot *fin*. Il semble que tous ses livres soient de longues phrases. Les paragraphes font défaut. Si les points ne manquent, on les oublie. Tandis que l'on s'arrête chez Proust pour reprendre haleine, on les saute ici! Giraudoux nous entraîne. Chacun de ses ouvrages est une pente rapide, il ne coûte rien de se laisser aller jusqu'au bout. On ne trouve pas enfin de psychologie dans Giraudoux. On viendra peu à peu à ne demander à la littérature que le plaisir, qui est le principal. A l'avenir, c'est dans les manuels que l'on apprendra.

Pierre BAILLARGEON

Refus

(Histoire où il faillit se passer quelque chose)

— Non, non et non !

Refus catégorique.

Puis l'homme descendit l'escalier en frôlant le mur comme un coupable. Derrière la porte qu'il venait de refermer brusquement, on entendait un rire. Le rire cahota, diminua d'intensité, enfin se tut. L'homme descendait toujours, d'une démarche lâche ; il semblait qu'à chaque marche, il s'enfonçait au lieu de descendre.

Enfin il arriva au bas : un regard de concierge glissa en même temps qu'un rideau. Puis ce fut la rue, la nuit.

L'homme longea le mur sombre. Sa silhouette mal vêtue, aux poches gonflées de ses poings, coiffée d'une casquette rabattue sur son profil, évoquait celle d'un malfaiteur. A un carrefour sous la lumière faible d'un réverbère, il se mit à rouler une cigarette. Puis il poursuivit sa route.

Il sentait sur son visage l'air froid de cette soirée d'octobre, comme deux balafres qu'effaçait à chaque bouffée la fumée de sa cigarette.

Ses paupières lourdes menaçaient de lui ôter le chemin. Il lutta jusqu'à son logis, une chambre en haut d'un immeuble. Tout près des trains passaient, et leurs longs sifflements, monotones comme des rails. L'homme se jeta sur son lit et s'endormit d'un sommeil d'enfant.

A son réveil, il vit comme d'habitude le pot d'eau claire où nageait un rayon de soleil, et le grand miroir plein de jour. Puis il songea à la scène de la veille. Il se félicita de son refus. Un homme qui a le courage de refuser est deux fois courageux, car il y a dans ce refus, quel qu'en soit l'objet, toujours le courage d'une pensée.

Il revoyait la grosse face de l'autre ses clignotements de paupières, ses jeux de lèvres et de mains, toute cette mise en scène du tentateur.

Il revoyait la table qui les séparait, cette grosse table innocente et ronde, et l'arme dessus. Il aurait suffi d'un geste, un tout petit peu de volonté, un peu de muscle, et aujourd'hui il serait coupable. Traqué par la police, par les amis de la victime, par la société, par le jour et toutes ses heures de fausse fuite.

Il revoyait la grosse face de l'autre, ses yeux ardents, ses canines, pleines de vie méchante. Il entendait ses paroles habiles, calmes : « Si tu étais un homme, tu la prendrais cette arme, et tu

me tirerais dessus! Puisque je te dis, que c'est moi qui lui ai dit de te quitter, à Odette, puisque je te dis que c'est pour moi qu'elle t'a quitté. Entre amis, ce sont des services qui se rendent. Je voyais bien que tu n'étais pas heureux avec elle, alors j'ai voulu t'en débarrasser, quoi? Un vrai service, hein?

Tu te figures que je suis heureux, moi? Tu vois, je dialoguais avec mon arme, puis tu es arrivé: un tiers dans notre conversation Alors dis ton mot. Allons, tire, venge-toi!»

Il souriait avec la grâce d'un démon :

« Les femmes, mon vieux, c'est comme les idées, ça passe dans notre vie. S'attacher à une femme, c'est avoir une idée fixe: ça risque de nous abîmer. Tu vois, à cause d'Odette, il y a une arme entre nous. Alors, prend-là. Je te dis de la prendre. Dans ta main. C'est froid, hein! C'est froid comme une main de femme... »

Non, non et non!

Et il s'était enfui.

Il se réveillait comme d'un sommeil d'enfant, heureux de retrouver le pot d'eau claire et le miroir plein de jour.

Jacqueline MABIT

Monologue du bohème après l'hiver

Sois content, pauvre coeur d'éternel pèlerin....
Paul Morin.

Pareil à l'astre errant dont les feux colossaux
Reviennent, le printemps, flamber dans la nuit blême,
Au ciel de mon esprit remonte un vieux problème:
Courrai-je obstinément chemins, sentes, ponceaux?

Qu'un soir, las d'écouter la chanson des ruisseaux,
L'inquiétant rôdeur frappe à quelque Thélème,
Tout dort! Et, loin du sourd portail, le vent qu'il aime
Le berce au fond d'un trou surplombé d'arbrisseaux.

Quel chien ne hurle pas vers le voyou qui passe?
Mais je suis possédé du Démon de l'espace,
Que vous ne vaincrez pas, bourgeois en me chassant!

Je brandirai sur vous ma trique et ma satire!
Car, par monts et par vaux, la grande route étire
Son dos rapide au pied sonore du passant!

Louis GADBOIS.

Confidence

...Je suis parti le lendemain ; j'ai profité de l'instant où mon oncle chanoine disait la messe pour lui fausser compagnie. Il va sans dire que, tablant sur sa générosité, je n'ai pas hésité à faire main basse sur quelques billets de banque, geste dont je n'ai eu, par la suite, qu'à me féliciter.

Un train rapide et silencieux m'a conduit à la grande ville. Un train rapide — je me suis grisé de vitesse. Je ne sais rien de plus enivrant que dévorer l'espace à toute allure, avec, en soi, un remords qui ronge l'âme, mais dont le vent étouffe la voix. J'oubliais tout, je m'abandonnais : « 28 août 1945 » que m'importait ? Petrouchka : un nom, une étiquette, quoi ! et après ? J'essayais à ne plus garder en moi que la sensation de vitesse. Ah ! monsieur, ce que je me suis saoulé, ce jour-là.

A la fin, je me suis trouvé dans un grand hall puant le tabac et le chewing-gum. Des individus à la face rigide lançaient quelques mots dans un langage que vous connaissez trop bien : des macaques à figure d'ébène s'amusaient avec des voitures d'acier. Dehors, des messieurs très bien, examinaient leur « montre-bracelet » afin d'en régler la marche sur l'immense cadran qui orne le fronton de la gare.

Cependant les chauffeurs de voiture vous adressaient des sourires presque indécents de sollicitation. Eh ! bien, monsieur, j'ai marché ; tout simple et ridicule que cela vous paraisse, je vous répète que j'ai marché. C'est que, pour moi, la marche constitue l'acte essentiel de l'homme, tel, du moins, que je le conçois. J'éprouve une insurpassable jouissance à heurter le sol, à sentir la matière sous mes pieds, brutale et impassible. Ce matin-là, j'aurais voulu toucher les maisons qui se dressaient sur la route et j'aspirais avec délices toutes les odeurs présentes. Je sentais un appel étrange : je voulais goûter à tout ; je n'avais qu'un désir : aimer, aimer avec mon âme et avec mon corps, palper de la vie, en respirer, en mordre.

Combien de jours cela dura-t-il ? Je ne saurais vous dire : l'énumération et le raisonnement commencent où cesse la joie. Je connus des soirs immenses où me tourmentait le désir de l'Infini. Oh ! bien d'autres déjà et plus fortement peut-être l'ont senti. A-t-il revêtu pour moi une forme particulière ? Je suis encore trop ancré dans la crainte de l'orgueil pour oser l'affirmer.

Une fois, l'espace d'un éclair, a passé devant mes yeux une voiture noire, qu'on nomme : corbillard. Cela a suffi pour rompre le charme où je m'étais enfermé. A ce moment, monsieur, j'ai haï la mort. Je l'ai haïe un peu, sans doute, parce que je la craignais mais surtout parce qu'elle défigurait pour moi le sens

de toute chose. J'éprouvais la volonté de fonder une oeuvre que rien ne pût annihiler — plutôt, c'est ma vie même que je tenais à rendre indestructible. J'ai souffert d'une éternité qui ne se livre qu'au prix de la mort. Je ne pouvais me faire à la pensée que chaque parole, chaque geste, avaient tout au plus, la valeur d'un instantané. J'ai haï la vie telle que constituée, m'attachant à la seule idée de vie. D'ailleurs, ai-je jamais joui d'autre chose que des idées?

Je m'aperçois que j'ai perdu la trame de mon récit. Il s'agissait de mes premiers jours dans cette ville, nouvelle pour moi. J'ai heurté, un soir, un garçon ivre dont le regard m'a plu : nous fûmes amis. Je ne connaissais rien à l'amitié : je me donnai tout entier à cette passion. Vous ne saurez pas ce qu'il y eut entre nous. ...Je l'ai quitté par un après-midi plein de soleil ; quand je me suis levé, il parlait encore, comme pour s'excuser. Il disait peut-être ceci : — « Petrouchka, mon vieux, pourquoi t'obstiner à écrire ? Tu sais bien ce qu'on fera de toi. Les jours viennent sans cesse, mais l'homme ne veut rien entendre : il a peur de ta voix plus que de ton message. Après tout, ce que tu apportes, d'autres, avant toi, le lui ont offert. Mais c'est ta voix dans ce crépuscule blanchâtre qui le trouble. Il se mordille le bout des doigts et recommence à nouer ses lacets de bottines.

Allons ! retire-toi : tu vas manquer le dernier tram. Et puis, il te reste les harmonies — Goûte, goûte sans trêve : il n'est rien comme s'enivrer des rêves que l'on crée de toutes pièces, même si ça n'est pas très honnête. Excusez-moi : je suis attendu... des gens ...dis, tu comprends ? Quelquefois, je t'enverrai des cartes postales. Je t'aime beaucoup, Petrouchka ; aussi m'a-t-il semblé que ma place n'était pas auprès de la tienne. Trop d'arcanes veulent rester ignorés et les amants de l'infini s'offusqueraient de te voir ici plus longtemps.

Fais vite, voyons. Je voudrais pécher encore une fois car demain je dois me confesser et il ne siérait pas que je retombe aussitôt. Oui, à défaut de grandes vertus, tu rêvais pour moi de vices sans fin. Mais pas plus ceux-ci que les premières ne peuvent trouver place en mon âme que, vraiment, je crois matérielle elle-même. Tu me disais que peut-être alors mon corps jouirait de l'immortalité. J'ai bien senti que ça n'était là qu'un motif à consolation et je te répétais (ai-je pu faire rien d'autre ?) « Pas la sympathie, Petrouchka, mais l'amour ».

Allons, serre bien ta ceinture et fourre les mains au fond de tes grandes poches. Tiens : voilà dix sous pour un soda... Adieu, Petrouchka — prends garde à tes rhumatismes et... ne lis pas trop ».

(De Collin, j'ai appris à m'intéresser plus aux détails qu'à l'essentiel, les premiers ne nous trompant jamais).

Ce que j'ai fait depuis, monsieur, il vaudrait tout autant que vous l'ignoriez : vous sauriez trop bien simuler l'indignation. Au reste, non : vous êtes tellement près de moi que je ne puis rien vous cacher.

Je veux, ici, me confesser de tous les crimes, que je n'ai pas commis et dont la pensée m'a si souvent effleuré. Et vous, étrangers qui m'épiez, blêmes passants, mes frères, laissez-moi vous dire l'unique ambition qui m'anime désormais : prendre place au milieu des honnêtes gens. Je ne sais, voyez-vous, de terme plus méprisable. Notre commune putréfaction nous rapproche.

Croire à la pureté de son cœur, voilà le comble du cynisme. Pourquoi donc, à cette heure, suis-je ainsi libre, moi, intense criminel ? — Monsieur, j'ai paralysé mon âme. Sous prétexte de raisonnement, de réflexion, j'ai su éviter les tâches qui m'incombaient : « Vivre sans heurts » fut désormais mon idéal. Jour après jour, j'ai exhalé la puanteur de ma vie, qui s'est déroulée en longues plaques d'insignifiance, traversées d'éclairs de révolte que j'eus vite fait de supprimer. Je me confesse d'avoir bien vécu, d'avoir joui quand je devais combattre, d'avoir admis où je me devais révolter, d'avoir croupi à chaque seconde quand chaque seconde devait être une illumination.

Et puis, non... laissez-moi... mais, laissez-moi donc ! Je veux goûter dans la solitude, les derniers instants d'une vie stagnante. Laissez-moi jouir dans mon cher borborygme —

A moins que... aimeriez-vous le partager ? —

Jean-Marc LEGER

(Extrait de *Petrouchka* en préparation)

Entre ciel et terre

Ces vers que je vous ai dédiés
C'est vers vous qu'ils s'envolent,
Ces verts, ces rouges étudiés,
Sévères, dont vos beaux yeux raffolent.

Je les mis dans mes paysages
Gelés d'un ciel d'avril,
Jeux léthargiques sans visages,
Je les connais sous vos blonds cils.

Olivier GOUIN

Costis Palamas

(1859-1943)

par Mme Anne-Marie Bon et Antoine Bon

Le 11 mars 1943, mourait à Athènes le représentant le plus autorisé de la Grèce dans le monde des lettres, le poète Costis Palamas. Son existence modeste ne lui a attiré ni les grands prix, ni la gloire bruyante; mais au cours de sa longue et laborieuse carrière, il a réalisé une oeuvre littéraire dont la renommée a largement dépassé les frontières de la Grèce et qui permet de le classer parmi les grands poètes de tous les temps. Nous voudrions, en rappelant les principaux aspects de cette oeuvre, rendre hommage à la mémoire de Palamas, qui a eu la douleur de mourir en voyant son pays, qu'il aimait d'un amour si élevé, envahi et occupé par les Barbares.

Né en 1859, il avait débuté dans le journalisme, pour publier en 1886 son premier recueil de poésie, qui porte ce beau titre: *Les Chants de mon pays*. Trois ans plus tard, d'autres vers, *l'Hymne à Athéna*, recevait le prix Philadelphus. A partir de ce moment, la renommée de Costis Palamas n'allait plus cesser de croître en même temps que l'ampleur de son oeuvre. A côté du monument poétique capital qu'il a élevé à la gloire de la Grèce, il a laissé des nouvelles, des drames, des essais de critique d'art et de critique littéraire, des traductions, soit trente-cinq volumes environ; dix ans à peine se sont écoulés depuis la parution de son dernier recueil de vers.

Secrétaire de l'Université d'Athènes pendant trente ans, à partir de 1897, membre de l'Académie hellénique dès sa fondation, en 1926, c'était une grande figure de maître et d'inspiré.

C'était aussi un homme simple, digne et affable; il habitait, au pied du Lycabette, une vieille et charmante maison, témoin attendrissant des jours où Athènes n'était qu'une petite ville, une de ces demeures où la vie est calme, et qui disparaissent malheureusement peu à peu, même là-bas, étouffées entre les grands immeubles d'appartements; la cour, toute embaumée de jasmin et d'oranger, vous accueillait avec autant de charme que le maître de maison recevait tous ceux qui, comme lui, s'intéressaient aux choses de l'esprit.

* * *

Costis Palamas était d'abord l'un des grands poètes contemporains. On est parfois tenté, devant certaines dispositions éminentes du peuple grec, de penser que les dieux antiques le protègent encore; Costis Palamas était sans doute aimé d'Apollon.

Il en avait reçu ce don de poésie qui est une sorte de communion universelle des vivants avec les morts et de la terre avec le ciel. Tout deviner, tout comprendre, tout aimer, n'est-ce pas la marque même de la véritable inspiration, ce souffle d'en haut qui magnifie la créature privilégiée qui le reçoit? Or ce fut l'ambition de Palamas et c'est l'impression qui se dégage de son oeuvre :

... "Tous les yeux, sans cesse en éveil, de mon âme!" s'écrie-t-il quelque part, rejoignant par là les vers célèbres de Victor Hugo :

Mon âme aux mille voix que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore.

Cette profondeur et cette diversité de l'inspiration étaient servies par une maîtrise peu commune de la langue. Il existe en Grèce une querelle de langage qui passionne tous les intellectuels, et qui alla même, au début de ce siècle, jusqu'à faire couler le sang : il y a les partisans du grec savant, réformé, dans la mesure où le permet la vie moderne, à l'imitation du langage que parlaient les Grecs antiques; les autres, au contraire, défendent la langue telle qu'elle est parlée couramment aujourd'hui dans tout le domaine grec, résultat d'une évolution naturelle, celle qu'on appelle "*dimotiki*" c'est-à-dire populaire. Palamas avait, comme tous ses contemporains, été d'abord puriste. Mais bientôt, comprenant la vanité qu'il y avait à vouloir ressusciter ce qui était mort, il se fit le défenseur de la *dimotiki*; il contribua plus qu'aucun autre à faire connaître les poètes qui illustraient cette jeune langue, ceux de l'« école ionienne » parmi lesquels se rencontre le grand Dionysios Solomos, ami de Byron, qui avait été au temps de la guerre de l'indépendance le chantre de cette liberté qui coûtait tant de larmes et de sang.

Palamas lui-même a employé exclusivement la *dimotiki*, mais il lui a fait rendre tout ce qu'elle pouvait donner, tirant des effets saisissants du contraste entre la simplicité des constructions et l'ampleur étrange, sauvage parfois, des images. Et quelle sûreté dans sa poésie! Comme son mètre et ses rythmes, exactement calqués sur les besoins de la pensée, deviennent dans chaque poème une création personnelle!

On lui a reproché son originalité; on l'a accusé d'être le forgeron brutal qui éprouve sans cesse la langue par le feu, qui martèle les rythmes initiaux pour en faire jaillir d'autres en gerbes d'étincelles, qui amalgame enfin à grands coups de marteau les mots roturiers avec les mots antiques, les mots techniques avec les mots passe-partout, pour en faire son vocabulaire, parfois déroutant, parfois même obscur. Ces reproches sont de tous les temps : ils furent adressés à Ronsard et à la Pléiade; le jugement de la postérité en a eu raison.

Si l'oeuvre de Palamas vient faire vibrer au plus profond de notre âme nos facultés créatrices de rêves, et les nourrit de visions irréelles et précises à la fois, elle parle également à notre intelligence. Elle pose à son tour les questions qu'à chaque siècle les grands esprits ont posées, tremblants de ne savoir à qui les adresser : à eux-mêmes, à la nature, ou peut-être à Dieu ? Elle n'apporte pas de réponses dogmatiques, car dans ce domaine « de l'illimité et de l'idéal » l'âme du poète hésite et doute ; mais elle avoue son trouble, elle se réfugie dans l'incertitude, ou elle s'élanche en répondant aux premières questions par d'autres plus vastes, jusque dans les hauteurs de la métaphysique. *Le Tombeau*, écrit après la disparition d'un fils mort tout jeune, reflète les combats d'une âme qui se débat entre le désespoir et la foi. Certains poèmes de *Ville et Solitude* et de *La Vie éternelle* doutent de la puissance intellectuelle de l'homme, au profit de la « nudité » primaire de la nature. Mais en général Palamas fait confiance à la pensée. Cette profession de foi spiritualiste ressort des *Yeux de mon âme*, et surtout des deux grands chefs-d'oeuvre du poète : *La Vie éternelle* et le *Dodécalogue du Tzigane*.

Une des pièces les plus connues du premier de ces deux recueils symbolise l'âme et ses métempsychoses : partie de la vie simple et pure du paysan une âme humaine s'élève par degrés au moyen du commerce des Muses et du désir insatiable de s'instruire jusqu'à son dernier stage : animant à ce stade « l'artiste-surhomme », elle n'a plus qu'une mission à remplir : révéler ses secrets à ses frères inférieurs, aux hommes ordinaires dont la réunion forme le peuple.

Quant à l'étrange et magnifique *Dodécalogue du Tzigane*, il dresse à travers l'histoire des destinées de l'hellénisme, brossée en larges tableaux, la figure de « celui qui ne pleure jamais », un surhomme encore, qui, né de la race libre et sans préjugés des tziganes, doit arriver, en passant par le creuset de l'amour, des douleurs, des duretés subies ou imposées aux autres, même aux plus proches, à réaliser la perfection humaine et à unir en lui les deux types opposés du rêveur et de l'homme d'action. Belle réplique, à la fois plus spiritualiste et plus émouvante, du surhomme de Nietzsche.

Qu'il suffise de mettre en lumière parmi les caractères philosophiques de la poésie de Palamas celui qui, de nos jours, est le plus important, son *universalité*. Il n'y a pas de concept de race chez ce représentant de l'une des races les plus antiques du globe. Pour ce penseur tant de fois descendu dans la crypte où les vérités essentielles dorment leur sommeil mystique, la lumière de l'esprit doit briller également pour toutes les nations. Il estime aussi que les devoirs sociaux ne s'arrêtent pas à la race. Servi par une érudition qui englobait, avec les littératures anciennes et moder-

nes, les croyances et les légendes des plus anciens foyers de la civilisation, maître d'une intelligence qui se mouvait également à l'aise dans la logique et dans le mysticisme, Palamas incarnait l'idéal tant vanté du poète latin : celui qui, étant homme, estime que rien d'humain ne lui est étranger.

*

* *

Il ne faudrait cependant pas prendre le poète pour un internationaliste. Rien n'est plus loin de la vérité. Né à Patras, mais de parents originaires de Missolonghi, élevé dans cette ville au sein d'une famille de professeurs et d'officiers, il fut sans doute nourri du souvenir encore très vivant de l'héroïsme de la cité où vint mourir Byron pendant les guerres de l'indépendance. Aussi fut-il le chantre de la liberté et l'apôtre du patriotisme. On peut même dire qu'il n'a jamais séparé l'idée de patrie de ses plus hautes spéculations philosophiques. *La Vie éternelle* renferme, sous le titre de *Patries* douze sonnets magnifiquement évocateurs de Patras, d'Athènes qui

...« saigne un flot de sang violet

Chaque fois que le soir la crible de ses flèches »,
de la sainte montagne de l'ATHOS, de la Grèce en un mot, la grande patrie qui renferme toutes les petites.

Le Dodécatalogue du Tzigane renferme dans les arcanes de son hermétisme un sens politique concernant les destinées de l'hellénisme aussi bien qu'un sens mystique. Les Autels qui parurent à la sombre date de 1915 s'allument au souffle embrasé de l'inspiration patriotique et guerrière. Plus tard, Palamas fait chanter la voix des réfugiés revenus de Turquie en 1922. Ou bien encore il évoque Digénis Acritas, le Roland grec, qui mourut en défendant les marches de l'empire byzantin dix ans avant Rouveaux.

Aussi l'influence de Palamas s'est-elle fait sentir sur toute la vie nationale grecque, car elle a dépassé la sphère artistique et intellectuelle pour atteindre la domaine social et moral, où le poète s'est toujours tenu à l'avant-garde du progrès.

Mais, ne l'oublions pas, sa pensée et son oeuvre, bien que spécifiquement grecques, ne laissent jamais d'être en même temps humaines. Son patriotisme est d'une essence très pure. Il a aimé son pays d'une dilection spéciale, mais qui n'excluait pas l'amour des autres peuples ; il l'a aimé plus que tous les autres, mais parmi tous les autres, car comme il le dit lui-même dans des vers que nous donnons ici dans la belle traduction anglaise de Phou-tridès,

And lo, the Thinker, whatever is his soul
Whatever race has given him his blood,
Abides in unruffled haunts cal -wrapped
And meditates...

C'est à cette largeur de conception que se reconnaissent les grands esprits et les peuples de vieille civilisation.

Sur la tombe de Palamas, grand poète, penseur serein et élevé qui a su unir l'amour de la patrie et le respect de l'humanité, gravons les vers qu'il écrivit lui-même dans *La Vie éternelle*, en pleine force de l'âge :

Je peux passer, je peux mourir !
 Je suis moi aussi Créateur, par mon coeur et ma pensée.
 Que ma tombe engloutisse mon oeuvre. De toutes les valeurs éternelles
 Peut-être ma quête sans repos est-elle la plus grande!

Quelques poèmes de Costis Palamas

La chevauchée de Charon

A cheval, Charon entraîne
 Vers l'Hadès Digénis
 Et bien d'autres... Il fouette
 Le bétail humain qui pleure.
 Il les tient tous liés
 A la croupe de sa monture,
 Tous, les vaillants semblables à l'aigle,
 Les étoiles scintillantes de la beauté.
 Seul, comme si le pied
 De Charon ne le foulait pas,
 Acritas, sans effroi,
 Regarde le cavalier.
 « Je suis Acritas, ô Charon,
 Je ne passe pas avec les ans.
 Ne l'as-tu pas senti quand tu m'as touché
 Sur les aires de marbre?
 « Je suis l'âme immortelle
 Des Salaminiens ;
 J'ai porté sur les Sept Collines
 Le glaive hellénique.
 « Je ne disparais pas dans le tartare,
 Je me repose seulement.
 Et quand je renaîtrai au jour,
 Les peuples ressusciteront ! »

Traduction Anne-Marie et Antoine BON.

J'ai pris toutes mes larmes
Et tout mon sang
Pour en fonder la base,
Pour en édifier la coupole;

Et si tu t'effraies, mon chéri,
D'y habiter tout seul,
Invite et retiens
Dans cette demeure

Les petits amours comme toi,
Toutes les pauvres fleurs
Qui se sont éteintes aussitôt qu'ouvertes
Orgueil d'un seul matin doré!

Dans le voyage où t'entraîne
Le noir cavalier
Prends garde! De sa main
Ne va rien accepter!

Si tu as soif, ne bois pas,
Ma pauvre petite fleur coupée,
Au monde souterrain
L'eau qui abolit la mémoire...

Ne bois pas... tu nous oublierais
Dans les siècles des siècles...
Marque de petits cailloux
Le chemin, pour t'y retrouver.

Et puisque tu es léger
Et petit, comme une hirondelle,
Que tu n'as pas d'arme sonore
A ta ceinture de pallicare,

Observe le sultan de la nuit
Et déjoue sa surveillance,
Echappe lui sans bruit, en secret
Prends ton vol, bien haut, vers nous

Et revenant, ô mon bien-aimé,
A notre pauvre maison,
Fais-toi le doux souffle de l'air
Qui nous baise en passant!

Chant prophétique

Un jour viendra, un jour noir !
 Et ton âme, ô Patrie,
 Goutte à goutte s'épanchera dans les profondeurs
 De la Terre gonflée d'orgueil,
 A la face du soleil, à l'air d'avril.
 Alors viendra au monde
 — Et l'effroi gagnera jusqu'au soleil —
 Comme le fruit de ton propre sang,
 Une dérision, un épouvantail, un mensonge,
 Un sanglot... un royaume.

*
 * *

Et voici : ton aigle bicéphale s'est envolé bien loin,
 Bien loin, emportant toute dignité, emportant toute sainteté ;
 Elles ombragent désormais, ses quatre ailes immenses,
 D'autres peuples, d'autres cimes, d'autres versants.
 Vers le couchant et vers le Nord
 Il porte la couronne ; il tient
 — Et ses griffes sont des serres —
 Il tient la gloire et la puissance.
 Et la dérision et le mensonge... le royaume
 Qui est né de toi en plein soleil
 O Dieu ! il gît, il va ramper devant toi,
 O chouette antique conservée dans les baumes.
 Il vivra de tout ce qu'il y a en toi de bassesse,
 Il vivra sans rien de ta majesté ;
 Et les prophètes devant lesquels il s'inclinera
 Seront des nains et des arlequins,
 Et ses sages et ses juges
 Seront les maîtres du vain langage,
 Et ses protecteurs
 Et ses gouverneurs, des eunuques.

*
 * *

Alors tu fuiras loin de ce corps pourri,
 Ame de mon peuple, hors de la tribulation du péché ;
 Il ne trouvera pas, ce cadavre, sur la terre entière,
 Une parcelle pour s'en faire un tombeau.
 Charogne, il restera privé de sépulture,
 Les chiens et les reptiles s'en repaîtront
 Et le temps, dans ses révolutions gardera
 Le souvenir de ce hideux squelette.

Jusqu'à l'heure où le Dieu d'amour
 Aura pitié de toi,
 Où il fera lever une nouvelle aurore,
 Où le sauveur t'appellera,
 Ame de mon peuple, hors de la tribulation du péché,
 De nouveau dirigée et légère à nouveau
 Tu te soulèveras comme le brin d'herbe, comme l'oiseau,
 Comme la gorge des femmes, comme la vague.
 Il n'y a plus pour toi de degré à descendre
 Au bas de l'escalier du mal.
 C'est l'ascension à nouveau qui t'appelle,
 O joie! voici que tu sens repousser
 Tes ailes,
 Tes grandes ailes d'autrefois!
 Tu entendras la voix du salut,
 Tu dépouilleras le vêtement du péché.

(Le dodécatalogue du Tzigane)

Costis PALAMAS

Retour des cieux

Très tristement sur mon passage
 Les silences et les présages
 Ourdissaient des complots

Je vais dire leur fait aux anges
 Dont les robes aux longues franges
 M'ont voilé la couche de Dieu.

Qui me volera le message
 Qu'ont buriné au long des âges
 Des prophètes non officiels?

Le regard des cieux m'interroge
 L'Esprit Saint fait les chaudes-gorges
 Et la terre tombe toujours.

Sur le passage des présages
 Les archanges aux longues franges
 Complots d'un Dieu non officiel.

Un message à travers les âges
 Gorges! qui donc vous interroge?
 Et la terre tombe toujours.

Jean-Marc LEGER

Journal rétrospectif

d'Anatole Laplante

Janvier 1910

Que c'est loin ce temps où on n'était que le germe de ce qu'on est devenu ! On était en soi déjà, il n'y a pas à dire, le même. C'est au même, à celui auquel il n'arrive plus rien, que sont arrivées ces terribles aventures de l'enfance. Ces amours enfantines où le coeur bat bien plus fort que dans les romans. Ces chagrins, ces désespoirs, ces craintes surtout. Ce qu'on est anxieux à cet âge où l'on désespère pourtant d'atteindre à la vie. A cinq ans, tout semble difficile. Mais qui se souvient du temps où il avait cinq ans ? Cela fut tellement repensé et rendu littéraire dans la suite. On s'est organisé une histoire cohérente. Si on se croit fort, on veut se souvenir d'avoir toujours été fort. A cinq ans, j'étais faible. Qui eût voulu me battre n'eût eu qu'à le faire. Je ne me serais même pas défendu.

Personne, il me semble, ne m'aimait beaucoup. C'est à ce moment que je compris qu'il fallait renoncer à l'amour. L'amour, c'est un beau mirage qui est tendu vers les hommes comme un appas. Mais qui ne rate pas l'amour ?

Août 1910

L'été s'offre comme une brûlure. Je cherche à me remémorer ce que cela fût. A cette époque, l'été n'était pas encore une sorte de constatation métaphysique. L'été se posait sur les lèvres comme un baiser chaud. Le corps seul en jouissait. L'âme était encore absente. C'est à la mer que je commençais d'aller. La mer m'était douce. Ces navires surtout qui passaient au large portaient tant de rêve dans les panaches de leur fumée.

Petit enfant isolé, en moi-même inclus, né farouche, désespéré mais capable de braver déjà, je m'inaugurais lentement. Sans savoir son nom j'aspirais déjà à la venue de Charles Lepic. C'était un être, doux comme une femme et fort comme un homme, et qui comprendrait combien c'est douloureux que de vivre. A cet être que j'attendais sans espoir, je me préparais par un contact douloureux avec les grèves, avec les vents âpres de la mer.

J'écoutais le chant des cigales dans les champs et je me sentais plein d'amour. J'aimais la nature d'instinct, comme on aime une femme, sans comprendre pourquoi on aime ces choses. Maintenant, je ne les aime plus guère. Il me semble que j'allais d'instinct à la quintessence, à l'essentiel de tout cela. Ce qui me

paraissait, il y a quelques années, du romantisme d'enfance ou un phénomène de sensibilité, m'apparaît maintenant comme une angoisse métaphysique inconsciente. J'étais en marche vers le mystère du connaître. J'ai découvert, trente ans plus tard, que j'étais un cérébral, parce que j'ai bien voulu le devenir. A un certain âge, on regrette de n'être plus sensuel. Il reste que je savais alors communier à l'existentiel, co-naître, comme je ne le sais plus aujourd'hui.

Janvier 1911

C'est l'heure des « pourquoi » anxieux. On est né à la métaphysique. On recherche les causes ultimes. Les parents nous éludent. Pourquoi le Père Noël, auquel je ne crois plus, n'existe-t-il pas vraiment? Et pourquoi alors les « ennemis », les grandes personnes persistent-ils à nous faire croire des choses auxquelles il ne faut pas croire? On nous ment alors. Le mensonge est-il donc une nécessité sociale? Il faut le croire. Je mentirai.

Janvier 1911

Pourquoi sommes-nous au juste? Que fais-je sur cette planète? C'en est une en effet. Tante vient de me l'apprendre. Pourquoi nous et non pas d'autres? Tante m'a donné une explication qui me semble brumeuse. Nous allons au ciel, m'a-t-elle affirmé. Mais pour aller au Ciel, il ne faut pas pécher. Le mensonge est un péché. Ni mes parents, ni même tante — elle ment quelquefois — n'iront au ciel. Moi non plus, je n'irai pas. On doit se sentir si terriblement seul au Ciel, face à ce Monsieur à grande barbe qui a l'air sévère.

Mars 1913

A l'école des Soeurs, je viens de prendre une résolution : je serai un poète, un grand poète. Je suis arrivé premier en composition française. Il est vrai que maman m'a aidé beaucoup. Mais est-ce que maman cessera de m'aider quand je serai un grand poète? Alors. Il me semble que ce sera bien simple. Tout ce que les grands poètes écrivent se lit si facilement. J'aurais bien voulu lire *Jocelyn*. Je l'ai trouvé chez grand-père. Il paraît que c'est à l'Index. Ce doit être terrible pour un grand poète d'être à l'Index. Plus personne ne peut le lire. Pourtant on réimprime *Jocelyn*. Il faut croire qu'il y en a qui le lisent. Je donne ma langue au chat.

10 Juin 1915

J'ai dix ans aujourd'hui. On continue de me croire un enfant. Je suis le cadet de la famille. Mon frère aîné a quatorze ans

et il est rudement en retard pour son âge. Il croit que je ne m'aperçois pas de ses agissements avec notre nouvelle servante. Tout à l'heure mon père — il a trente-huit ans — m'a bien fait rire quand il m'a dit de ne pas mettre mes coudes sur la table en mangeant. Il les avait lui-même les coudes, en plein sur la table, et il ne s'en apercevait même pas. Puis, il m'a parlé la bouche pleine. Mon père est un homme très mal élevé. D'ailleurs, moi aussi, je serai mal élevé. Je préfère la mauvaise éducation à l'ennui.

Ma mère est très bien élevée; elle tient le petit doigt en l'air lorsqu'elle mange. Je n'ai jamais pu apprendre le truc du petit doigt. Les miens sont très gourds et le gauche ne bouge plus, depuis ce coup de hockey l'hiver dernier.

J'aime bien ma mère; mais j'ai horreur d'un tas de choses qu'elle m'enseigne. Pourquoi ne dirais-je pas à tante Rose que son chapeau est affreux? Il me semble qu'elle m'en saurait gré, qu'elle porterait d'autres chapeaux. Maman ne veut pas. Elle ne veut pas que tante Rose soit aussi belle qu'elle.

Ce soir, il fait adorablement beau. Je saigne de désespoir devant tant de beauté. Je me fonds dans l'air marin. Le fleuve est là tout près. Son pouls bat lourdement. Je l'entends. Je prends conscience. Le monde en moi s'inaugure. C'est une naissance solennelle aux choses. Où suis-je et que suis-je au contact de cette présence énorme? La vie s'affirme en moi par cette chaude négation d'elle qui m'entoure. Je souffre existence. J'ouvre tous mes sens sur le monde. Je fais effort pour m'inclure au cœur de tout cela. Je veux prendre possession de mon domaine, de cet univers qui m'appartient, puisque je le possède en moi par cette fine pointe qu'on appelle poésie. C'est cela naître.

Que ce texte est prétentieux! Comment placer de telles choses dans la tête d'un enfant? Les enfants ne pensent pas, allons donc! Pourtant, c'est à cet âge divin que le mystère de l'existence se pose avec le plus d'acuité. On essaie de percer le noir, de comprendre, de savoir où l'on va. On ne sait pas s'exprimer, évidemment. Il est un temps pour naître à soi-même par le monde ambiant et un autre pour renoncer à ce monde en s'exprimant. C'est bien ce que je pensais en ce temps là sans songer le moins au monde à m'exprimer.

Juin 1918

Révélation déchirante de la beauté des choses, sensation de brisure intérieure face au fleuve. Désespoir de ne pas se savoir aimé. Besoin intime, infini d'amour, soif de compréhension. Hésitations face à la morale non-aimée, obéissance obscure à Dieu, respect du devoir pour des raisons fausses en somme: peur de Dieu, peur de l'enfer, peur des représailles de toutes sortes. Hor-

reur d'une vie sans amour. Recherche anxieuse entreprise seul. O cette solitude de l'adolescence, cette horrible sensation d'être emmuré à jamais en soi-même. Puis, de se sentir autre que les autres, affolement. Que sera l'avenir? Cette nécessité de gagner un jour sa vie, quel opprobre! Et pourquoi? La poésie me suffit. Pourquoi la perdre, cette seule amante, pour courir vers des bonheurs (il faut le croire) mal connus, sans charmes?

O monter ainsi vers la vie, seul et des larmes plein les yeux, entouré de solitude et d'êtres qui ne nous veulent pas de mal, mais qui ne savent pas faire du bien.

Décembre 1920

Premières atteintes de la femme. Premiers désirs. Sentiment aigu de la beauté des formes. Respect. Doute de soi-même jusqu'au délire. Conscience d'être, de tous les êtres, le moins fait pour être aimé. Premières atteintes de la haine. Contact avec des adolescents grossiers et brutaux qui réussissent bien dans leurs classes. Punitons imméritées. Premières haines. Aussitôt fatigue de la haine. Refuge dans le sport. Conquête pénible de l'habileté physique. Premiers succès. O sport, admirable succédané!

1921

Sensation d'un manque complet d'énergie, démissions, reculs sur tous les fronts. L'âge ingrat. Le sport lui-même n'est plus la même discipline chaste. Il est une évasion. Oh! Ne plus penser, ne plus être. Surtout ne plus être cet abominable potache.

Incapacité de travailler, d'étudier. Nul goût pour ces choses ternes qu'on nous assène sans conviction. Je ne suis plus seul d'ailleurs. J'ai ma « gang ». Nous cassons des vitres et nous commençons à sacrer assez bien. Je suis plein de respect humain, plein de mensonge, vide d'amour. Il ne me reste qu'une discipline: la purification sportive. Plus qu'une hantise: la peur de la mort. Est-ce bien vivre cela? Où vais-je? Qu'elle est cette nuit étrangère? Je n'ai pas encore découvert les livres libérateurs.

1922

Dix-sept ans. On est un homme. On en a la chair et les os; et c'est tout. On est faible et on est seul. Sera-ce toujours ainsi? Parvient-on à vaincre la solitude? Ce qu'on peut mentir à dix-sept ans. On est gai, à l'extérieur. Tout le monde chante autour de soi l'hymne à la jeunesse. On croit, par les axiomes et les paroles entendues, que l'on vit le plus bel âge de sa vie. Que les autres âges doivent être tristes! C'est l'opinion que l'on a. C'est à dix-sept ans qu'on commence à douter des philosophies toutes faites et qu'on part à la rencontre de la sienne. Ce qu'on la cherche avec anxiété

cette amante, la seule qui peut combler la solitude, parce qu'elle est la seule présence solide qu'on peut mettre dans ce grand réservoir qu'est le corps.

1924

Et puis un jour, soudain, l'explosion définitive du potache en homme. On s'est conquis tout à coup, après s'être cru incapable de conquête. Parce qu'on a beaucoup douté et qu'on doute encore, on est sûr d'être en train de devenir quelqu'un, on sent que la vie vaut la peine d'être vécue. Malgré des rechutes dans toutes les formes de marasme et d'angoisses, on sent qu'on a pris le dessus. La vie s'offre, lèvres entr'ouvertes, comme une grande promesse.

On aura bientôt vingt ans. On est persuadé d'être mûr à vingt ans. C'est peut-être l'âge où on est le plus naïf. De l'homme, on a le duvet sous le nez et le menton. On sent bouillir sa jeune virilité. On croit posséder quelque expérience de la vie. On affirme avec vigueur des aphorismes dont on n'est pas du tout sûr. Plus on doute au fond, plus on affirme en surface.

Pourtant on a conquis quelque solidité. On est capable de choix, d'initiative. On se sent devenir fort.

Pour moi, qui voulais devenir écrivain, j'avais évidemment débuté dans les lettres. Sans éclat. Sous des pseudonymes prudents. A vingt ans on est loin de croire « pour vrai » que Balzac barbouillait au même âge des romans feuilletons sans valeur. On veut ne publier sous son nom que des oeuvres définitives. On croit aussi qu'il ne faut pas publier jeune. Pourtant, on a entendu dire que « celui qui n'écrit pas jeune n'écrira jamais ». On écrit alors. Mais que de pudeurs au moment de livrer au lecteur possible les élucubrations de son vaste cerveau ! Ce qu'on est jeune à vingt ans !

Puis, on n'est décidément pas heureux. Si on n'a pas trouvé Dieu, bien compris et aimé comme il faut, c'est-à-dire par dessus toutes choses, on tient encore trop à soi pour être heureux. Le bonheur commence avec le renoncement. A la seule pensée de renoncer, aux environs de la vingtaine, on se sent passer sur l'épiderme le froid de la mort.

Plus tard on parvient à être heureux par la mort des désirs. A vingt ans, seul le désir de Dieu peut assouvir notre soif de désirer.

Quand on aura mûri, pendant quelques lustres encore, on pourra songer à se faire philosophe, ou à se faire ermite.

François HERTEL

Les doigts extravagants

(Conte)

La quatorzième rue est un chemin qui mène à la East River.

Un soir, à dix heures, la foule avait un visage de plâtre et des souliers morts. Millième aspect d'une civilisation synthétique. La rue, aussi sombre qu'un corridor de couvent. Quelques gens allaient vers l'exit, de l'est à l'ouest ou en sens contraire, à un rendez-vous, à un gîte; allaient nulle part.

Le décor, réaliste à l'excès; littéraire.

A gauche, des couleurs jaunes, rouges brique, brunes, délimitées par des lignes noires qui leur donnaient des formes, des formes de maisons. Tout cela me semblait assez vague, car je marchais à droite. De mon côté, dans un sous-sol, une boutique de barbier, illuminée, une taverne écoeurante et pleine de confusion. Plus loin et plus j'avancais, des murs de bois placardés, un enclos que dépassait la tête d'un arbre. Des affiches déchiquetées annonçant un film ancien et célèbre: « Madchen, in uniform. »

Je ne pensais pas. J'absorbais goulument toutes les impressions et observations qui s'imposaient à mon esprit vacant.

Au coin de la première avenue, un individu s'arrêta. Il alluma une cigarette, comme si elle lui avait été indispensable pour traverser l'avenue. Moi je la franchis sans halte et je vis que derrière l'homme à la cibiche s'avancait un drôle de type dont je pus voir la figure grâce au néon d'une montre de chaussures.

Il marchait rapidement et tenait un paletot. Son bras gauche levé en équerre devant lui, se terminait par un gant de boxe.

Quand nous fûmes parallèles, il s'arrêta, voyant que je le regardais non sans quelque étonnement. Ses yeux gros roulaient dans sa face. Il me lança le manteau qu'il tenait et s'enfuit en silence, le poing ganté toujours brandi en l'air et le regard hagard.

Que faire d'un paletot d'homme?

« S'il me paraît assez propre, » me dis-je. « je l'enverrai à l'Unra. »

Au loin, les reverbères brillaient et bordaient la rivière. Bientôt mon fardeau me pesa. J'eus un instant la tentation de l'abandonner sur un des bancs qui longeaient le bord de l'eau.

Je ne sais ce qui me retint d'y obéir. Mon démon, sans doute.

Des cargos sans beauté tiraient sur leurs amarres ou traçaient des circonférences autour de leur ancre.

Des gamins exécrables se poursuivaient. La racaille n'est nulle part aussi déplaisante qu'à New-York.

Que ferais-je bien de ce pardessus? Ah! Oui. Le donner à l'Unra. Ou l'expédier moi-même à quelq'ami, en France. Non. Trop compliqué. Pas encore permis d'envoyer des vêtements.

Des flots, dans la nuit, arrivaient des cris, des lumières bleues, vertes. Ajoutons la lune au décor, et sur le parapet une fille assise jambes pendantes, et près d'elle un garçon, pas beau, pas laid, ordinaire.

Un ouvrier passa. Il n'avait pas non plus le genre que j'aime. Il portait une boîte de fer et un grand bout de tuyau.

Malgré les taches d'huile et les déchets qui flottaient sur l'eau, l'air sentait bon, peut-être à cause de la brise maritime.

Maritime est une hypothèse. Je supposais que le vent venait de l'océan. L'illusion, si cela en était une, était assez forte pour que je puisse goûter le sel en passant ma langue sur mes lèvres.

Je parcourus deux blocs ou trois et puis, enfin lasse, je repris la route de mon logis.

Tout à coup, des suppositions effarantes me vinrent à l'esprit.

Un homme donnait un manteau, comma ça, sur la rue, à moi, une étrangère, et sans ajouter au geste une seule parole. Pourquoi?

Le vêtement était-il « chaud », comme on dit aux Etats-Unis, quand on désigne un objet volé?

Recelait-il en ses poches une arme à feu, un trésor ou un crotale?

Appartenait-il à un bandit qu'un adversaire venait d'abattre, prenant bien soin de détruire ou d'enlever tout ce qui pouvait identifier la victime?

Mon donateur de fortune avait des gants de boxe. Deux gants de boxe ou un seul? Je ne me souvenais que d'un seul; celui qu'il brandissait avec une sorte d'exacerbation. Sans doute était-il un boxeur. Il avait assommé, peut-être tué l'autre pugiliste et fuyait la justice. Peut-être. Alors, embarrassée de ce lourd paletot, (le paletot de qui?) il l'avait jeté à la première personne venue.

Non plausible explication. Étais-je le premier passant venu? Non. Plusieurs autres avant moi avaient dû croiser cet homme au poing de cuir, et de plus, j'étais une passante. Il avait donné un manteau d'homme à une jeune femme. Pourquoi?

J'arrivai à mon domicile, à bout de conjectures.

La maison de pension qui m'abritait, moi et mes rêves et mes efforts d'artiste étudiante, offrait une apparence fort convenable. On y accédait de la douzième rue, par sept marches de pierre.

À l'intérieur, lamentable, la pension entretenait outre des étudiants aussi pauvres que moi, des blattes, des rats, et parfois des Polonais.

Ma chambre, sous les combles, au cinquième étage, me semblait belle quand j'y arrivais le soir, après mes cours, après un long voyage à travers les longues rues et par les longs escaliers aux paliers incertains.

Ce soir-là dont je parle, j'entrai dans ma chambre avec le manteau d'homme. D'un coup de poing, j'ouvris la fenêtre.

Je dois dire que je cultivais avec soin tout ce que ma nature m'inspirait de réflexes virils, voulant par là équilibrer la féminité excessive de mon extérieur. Mon idéalité de l'époque était qu'un être parfait doit être moitié homme, moitié femme. Je ne ménageai pas non plus les jurons.

J'ouvris donc cette fenêtre d'un coup de poing, et les côtés s'écartèrent l'un de l'autre par en dehors, c'est à dire qu'il fallait que je les tirasse à moi pour les mettre ensemble. Les Américains donnent à ce genre d'orifice le nom de fenêtre française.

Et puis, je tombai sur mon lit. Soupirs. Détente. Calme. Les impressions du jour affluèrent.

Le paletot, mal placé sur le dos de la chaise, glissa. Un peu de la lumière de la rue se répandait dans ma chambre, assez pour que je puisse distinguer les objets, pas assez pour leur faire subir un examen.

J'allumai donc la monstrueuse lampe fixture qui balançait au dessus de mon nez, sa chaîne allongée d'une ficelle. Aussitôt les blattes, (chez-nous on dit coquerelles,) qui jouaient sur ma cuvette, disparurent le long des boyaux de fonte. Je me levai. Le sommier chanta. Il berçait chaque nuit mes cauchemars.

J'examinai le manteau.

C'était un polo en poil de chameau ocre clair. Encore très propre, il avait une large ceinture et deux poches en biais. Je glissai ma main dans l'une des poches pour savoir ce qu'elle contenait. J'en sortis quelque chose dont le premier contact m'envoya un émoi jusqu'au coeur.

Ce que ma main avait retiré de la poche, elle le jeta sur la table et mes yeux virent l'horrible chose.

Mes yeux virent les cinq doigts d'une main gauche d'homme, coupés au dessus des grosses jointures et reliés entre eux par un lacet. J'eus deux réflexes auxquels j'obéis sans hésitation. D'abord, je vomis dans le lavabo et puis, je pris l'extrémité du lacet et je lançai l'horreur par la fenêtre.

Un grelottement me secoua. Je ne refoulai pas les hoquets. Durant les dix minutes suivantes, je crus mourir. Je n'avais heureusement pas diné; mon estomac se calma rapidement après quelques convulsions douloureuses.

Décidément, ce soir, je n'irais pas au petit bar où se réunissaient mes camarades du Greenwich Village: quelques peintres en mal de talent, une actrice déchue, des poétesses pleines d'espoir. Les plus veinards offraient aux rapins de ma sorte, un sandwich ranci, un café au cognac.

Cette boîte pseudo-française, située dans une cave, s'appelait « Le Plat-du-Chat ; et les habitués n'étaient guère mieux pourvus, mieux léchés que des chats de gouttières.

Je dégrafai ma blouse avec des gestes lents, lorsque me tournant vers la fenêtre, j'aperçus les ongles de ces affreux doigts qui avaient grimpé tout le mur de la maison jusqu'à ma croisée.

Horreur ! Horreur !

Je pris mon soulier. A coups de talon je leur fis lâcher prise. Ils retombèrent et je fermai vivement la fenêtre.

Étais-je en pleine hallucination ?

Saisissant le paletot, je sortis de ma chambre et descendit chez le concierge.

— « J'ai trouvé ce vêtement sur un banc près de la East River, » lui dis-je. « Donnez-le à votre mari. Il ne m'est d'aucun service. »

— « C'est un très beau polo, » répondit-elle. « et vous auriez pu le vendre. Je diminuerai votre note. »

Je remontai chez-moi. Peut-être maintenant aurais-je la paix.

Je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait. Et vous, l'eussiez-vous compris ?

Dès que je fus dans ma chambre, mon cœur remonta dans ma gorge. Les doigts, les maudits doigts tambourinaient sur la vitre comme pour se faire ouvrir.

Je poussai les battants.

— « Entrez ! » criai-je. « Entrez ! Finissons-en ! »

Les doigts descendirent sur le parquet. Ils martelaient très fort le parquet, s'avançant d'une bonne vitesse, d'une allure assurée vers la table. Ils se cramponnèrent fortement à la patte de la table de bois. Ils montèrent en glissant le long de la patte de la table.

Quel abominable esprit les guidait !

Ils s'affaissèrent sur la table. Sidérée, debout au pied du lit, je les regardais agir, sans argument, sans aucune curiosité, sans me donner la peine de chercher une raison à cette horreur que je voyais. Sans argument devant ma folie, si toutefois ce que je voyais était l'image de ma folie. Sans raisonnement pour calmer mon horreur.

Or, les doigts, s'étant reposés, bousculèrent le carton à dessin, le réceptacle à fusain, tirèrent d'en dessous un cahier, des feuilles blanches.

Ils se crispèrent autour de ma plume et ils écrivirent. Un invisible métacarpe extrêmement alerte les faisait se mouvoir d'un côté à l'autre de la page.

L'angoisse grandissait en mon âme. L'air se densifiait. Les

bruits s'intensifiaient. A peine pouvais-je respirer.

D'où j'étais, je voyais très bien ce qu'ils écrivaient.

« *Nous fûmes les habiles instruments d'un homme gaucher que son ennemi mutila. L'homme mourut ce soir. Il n'est plus que par nous et nous ne subsisterons que par toi.* »

Une buée épaisse et noire obscurcit mon regard un instant. Tandis que les doigts coupés écrivaient, je remis mon gilet, mon béret. Je déboulai presque l'escalier.

Je courus dans la rue. Je courus, je courus. Je compris que la peur, que l'horreur s'était pour toute la vie implantée dans ma vie. En courant je me dis : « La quatorzième rue... est un chemin qui mène à la « East River... où il n'y a pas d'effroi... »

Le parapet n'était pas très élevé. Je l'enjambai. Une force inattendue me retint en arrière. Le vent marin balaya sur ma face le rictus qu'y avait mis l'angoisse. Je m'assis sur un banc tandis que s'en allaient du fond de mon coeur, les dernières révoltes. N'y resta qu'une résignation pesante.

Les doigts qui m'avaient retenue du suicide gisaient à mes pieds. Je ne me demandai point comment ils m'avaient suivie.

Je les pris et les mis dans mon béret que je tins dans ma main tout le long du retour.

Chez moi, je secouai mon couvre-chef au dessus de la table. Les doigts s'y écrasèrent avec un ploc.

— « Exprimez-vous, » dis-je à cette chose.

Ils se nouèrent derechef autour du stylo et moulerent ces mots :

« *NOUS FERONS TA FORTUNE.* »

— « Moyennant quoi ? »

« *Garde-nous. Sans âme nous nous désagrègerons. Prête-nous la tienne. Les êtres sont immortels dans la mesure du souvenir ou de l'amour qu'on leur conserve. Etre conscient d'une présence, c'est déjà l'aimer. Nous ne demandons rien d'autre que l'appui de ta pensée. Prête-nous ta vie, nous ferons ta fortune.* »

Quel pacte satanique me présentaient-ils là ? Et pourtant j'acquiesçai. Je le signai en quelque sorte d'un mot.

— « Restez. » Et j'ajoutai, voulant me garder une porte de sortie. « Vous êtes exécrables. Je ne vous tolérerai jamais qu'avec répugnance. » Les doigts s'agitèrent avec impatience et puis se mirent à l'oeuvre. Je ne vous dirai pas que cette nuit là je dormis.

Dans la noirceur de ma cambuse, j'entendais gratter, gratter sur le papier, la plume guidée sans relâche par les doigts.

Le lendemain, j'empruntai un dactylographe et les doigts recopièrent le texte. Le jour suivant, manuscrit sous le bras, les doigts dans la poche de mon gilet, je les sentais contre moi, j'entraî à Randon House où le président m'accueillit.

Il jeta à peine les yeux sur le tas de feuilles que je posai devant lui, et m'offrit un contrat magnifique que j'acceptai ainsi

qu'une avance de dix mille dollars sur mes royautés à venir. Il m'imposa un agent visqueux qui me trouva, sur le parc, un appartement meublé, agrémenté d'un jardin suspendu.

Un grand magasin renouvela ma garde-robe. Un coiffeur de renom modifia ma tête. Plusieurs photographes la fixèrent, et j'eus la surprise de la voir, dans tous les journaux et revues d'Amérique, reproduite maintes fois avec maints commentaires toujours flatteurs.

Cet agent nommé Steiner me promena dans tous les restaurants et théâtres de la ville et ne parlait de moi qu'avec la plus grande vénération. A mon nom vint s'ajouter l'épithète de génie. Moi, je savais quel était mon génie : Cinq morbides objets qu'un lacet de bottine retenait ensemble.

Quand les doigts écrivirent mon second chef d'oeuvre, j'étais plus connue qu'Einstein, plus célèbre qu'une étoile de cinéma.

Parfois, si j'étais seule, je tâchais de recapturer ma figure véritable. Je dessinais. Mes croquis, pour malhabiles qu'ils fussent, étaient moi, venaient de moi.

Bientôt, on me coupa cette porte d'évasion.

Steiner m'ayant surprise en train de dessiner les gratte-ciels, saisit un paquet d'esquisses et s'en servit pour fin de publicité. On se les arracha et l'on parla beaucoup d'eux comme étant « le passe-temps favori d'une femme géniale. »

Je conçois que les hommes sont pis que les coquerelles.

Ils infestent mon existence et le paradis faux que m'ont donné les doigts vivants de cet homme mort est plus effroyable que l'enfer.

Ils vivent par moi, ces doigts extravagants, je ne suis plus qu'un être sans vie propre.

La nuit, ils fabriquent des romans, des articles, des élégies. Comme je ne dors plus, je les entends écrire.

Au petit jour, ils se laissent choir sur le tapis et viennent dans ma chambre. Ils s'agrippent à la courtine du lit. Et puis, je les sens près de mon cou, glacés, immobiles.

Quand je n'en peux plus d'horreur, je me lève. Je fais jouer des disques. Je m'enivre souvent quoique je hais l'alcool.

Je ne jetterai pas les doigts par la fenêtre. Ils reviendraient. Je ne leur dis rien. Un jour, peut-être, je les brûlerai. Je les détruirai avec des acides.

Je perçois que bientôt il me sera impossible de subir leur présence. Or, ils m'aiment et devinent peut-être ma plus secrète pensée.

N'ont-ils pas, ce matin, encerclé ma gorge avec plus de vigueur ?

Andrée MAILLET

21 février, 1946

Introduction à l'histoire des sciences

L'homme aime à se connaître. L'homme est curieux de l'homme. A travers la paléontologie, la préhistoire, l'histoire, l'art, la littérature, la psychologie, la sociologie, la science et la théologie, n'est-ce pas au fond l'homme que nous cherchons, l'homme avec ses possibilités indéfinies, avec son âme énigmatique? Nous fouillons soigneusement le passé, notre passé, pour expliquer et comprendre notre présent. L'étude du passé national et international nous permet de saisir plus clairement la situation actuelle dans laquelle nous vivons. L'histoire, loin de se limiter à l'énumération des faits politiques, loin d'être une série de dates, ne devient vraiment intéressante qu'au moment où elle commence à relier ces dates, ces faits divers, par une théorie, lorsqu'elle retrace une voie que l'humanité est sensée avoir parcourue, qu'elle marque les tournants de cette voie, ses méandres. Elle n'est vraiment passionnante que lorsqu'elle semble indiquer une direction générale. Nous entrons alors dans le domaine de la philosophie de l'histoire: partant de faits concrets engendrés par l'homme ou par la nature, nous montons inmanquablement vers l'abstrait, vers l'humain dans le sens le plus large du terme. Connaître l'homme dans le passé, dans le présent, pour lui éclairer l'avenir, n'est-ce pas là le but de toutes nos recherches dans tous les domaines?

Les êtres pensants que nous sommes ne se dévoilent tout entiers que dans leurs activités, mais jamais dans une activité particulière. Pauvre histoire qui se borne à citer les événements politiques; pauvre comme toute connaissance unilatérale, chapitre isolé du grand livre de l'Humanité qui ne se doit pas diviser. Ecrire ce grand livre, quel rêve tentant pour le philosophe qui double chaque grand homme de science. C'est le but que s'est proposé Henri Berr en fondant à Paris, il y a une vingtaine d'années, le "Centre de Synthèse". Le "Centre de Synthèse" groupait un nombre important d'historiens, de philosophes et de savants qui désiraient apporter leur pierre à l'édifice commun. Sous le titre: "L'Evolution de l'Humanité", on se mit à éditer une véritable encyclopédie de l'homme, qui, d'après le plan tracé par le "Centre", devait compter une cinquantaine de volumes. On avait compris l'immensité de la tâche et on ne s'était caché aucune difficulté, en particulier pas celle — la plus grave — provenant des lacunes de nos connaissances actuelles. Aussi cette oeuvre qui devait se développer dans le temps, comme la vie elle-même, allait-elle rester ouverte. Elle laissait, dès l'origine, une large place aux transformations que ne manqueraient pas d'amener les découvertes nouvelles effectuées par les chercheurs du passé et les pionniers de l'avenir. Ce travail de longue haleine a été interrompu

par la guerre, mais un nombre important de volumes avait déjà paru.

Parallèlement au "Centre de Synthèse", travaillait à Paris, avant les douloureux événements qui ont bouleversé tant de projets, le groupe de "l'Encyclopédie Française". Il avait réussi, au cours des années 1937-39, à publier une série spéciale de volumes consacrée à l'histoire de la pensée humaine, depuis l'histoire du langage jusqu'à l'histoire des sciences les plus récentes telles que la biologie et la sociologie. Le but était semblable à celui du "Centre de Synthèse" et les collaborateurs étaient souvent les mêmes. Seule la forme de l'étude différait : alors que le "Centre" publiait des livres, l'Encyclopédie procédait plutôt par "articles". Là encore, la reliure même des publications, avec un système à feuillets mobiles, signifiait clairement : "Toutes nos discussions demeurent ouvertes et nous comptons bien ajouter des pages."

Mais l'originalité de ces groupes d'études consiste dans l'angle essentiellement évolutif sous lequel ils ont été amenés à envisager les études les plus positives des sciences même les plus particulières. Pour eux, une connaissance est une chose complexe et vivante, et nul ne peut vraiment s'intéresser à un problème ni le comprendre sans en connaître les origines lointaines et les solutions multiples qu'il a reçues au cours des âges.

Les problèmes mathématique et astronomique ont été parmi les tout premiers sur lesquels l'homme s'est penché, ceux qu'il a eu le plus de mal à résoudre, ceux qui, dans leur abstraction même, constituent la plus belle et la plus exaltante partie de son patrimoine.

"L'astronomie nous a fait une âme capable de comprendre la nature", disait Henri Poincaré. Et que serions-nous sans nos "froides" mathématiques? Comment aurions-nous pu élever l'immense édifice de notre physique et de notre chimie modernes sans l'échafaudage, d'une solidité à toute épreuve, que sont les mathématiques? Il n'est pas une science, aussi concrète soit-elle — biologie ou même médecine — qui ne doive quelque chose aux mathématiques. La mathématique, symbole même de science, de logique, de désintéressement, d'abstraction, n'est-ce pas, avec la philosophie, le monument le plus digne de représenter la pensée de l'humanité? Or, dans toutes les Universités du monde, dans tous les Lycées et Collèges, on apprend l'histoire de la philosophie. Qui connaît l'histoire des mathématiques? Pourtant, même au point de vue purement pédagogique, un tel enseignement présenterait un intérêt de tout premier ordre. Il nous est souvent arrivé d'entrer dans une classe dont la majorité des élèves apprenaient leur cours de mathématiques avec inertie, voire même avec aversion. A la question : "Aimez-vous les mathématiques?" la réponse était quasi-unanime : "Non, Madame." — Alors nous nous mettions à

conter les débuts, si longs et si pénibles, de l'arithmétique, puis ceux de la géométrie, plus tard ceux de l'algèbre. Dès les premiers mots, un souffle nouveau avait passé dans la classe : et nos élèves, jeunes et vieux, se mettaient au travail avec une ardeur inconnue jusqu'alors, car ils sentaient tout à coup s'humaniser la science.

Quatre pays possèdent dans leur plus grande Université une chaire d'Histoire et de Philosophie des Sciences. Ce sont : la France, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et la Russie. A Paris, faisant partie de la Sorbonne, l'Institut d'Histoire des Sciences a été fondé par notre maître Abel Rey ; il a fonctionné sous sa direction jusqu'en 1940. A l'exception d'une thèse sur la physique, Abel Rey consacra tous ses travaux à l'étude de l'histoire des sciences. Ses ouvrages ("Le Retour Eternel" ; "La Science Orientale avant les Grecs" ; "La Jeunesse de la Science Grecque" ; "La Science du Moyen-Age" etc.) restent trop chers à notre coeur d'élève et de disciple pour que notre jugement puisse passer pour impartial. Aussi préférons-nous citer Henri Berr : "On ne sait, en lisant ce livre, (*La Science Orientale avant les Grecs*) ce qu'on admire le plus : le savoir étendu, la réflexion profonde, la probité de pensée, la spontanéité d'un style qui abonde en formules et en images heureuses ? Par le fond et la forme, tout ensemble, certaines pages d'Abel Rey sur la nature et le rôle de la science sont d'une beauté véritablement émouvante."

Après la mort d'Abel Rey, en janvier 1940, l'Institut d'Histoire des Sciences fut dirigé pendant quelques mois, par Léon Brunschwig. Pourchassé, puis chassé par les Allemands, notre plus grand philosophe des mathématiques (Voir *Les Etapes de la Philosophie Mathématique*) disparaissait aussi, trop tôt ravi à l'admiration du monde scientifique. L'Institut connut alors une période de sommeil, et l'on pouvait craindre qu'il ne disparut, victime des circonstances. Il s'agit si bien de travaux neufs et sérieux qu'il était difficile de trouver un maître à qui confier la lourde tâche d'en assurer la direction. On pensa alors à Gaston Bachelard ; et c'est à lui qu'échut le lourd héritage d'Abel Rey. Appelé de la Faculté de Dijon à Paris, il continue et complète dignement l'oeuvre de notre maître en travaillant sur la science moderne, ses tendances, ses théories. Les cours passionnants qu'il donne en Sorbonne, l'angle nouveau et personnel sous lequel il envisage les problèmes, son érudition de savant et son esprit philosophique l'ont rendu célèbre en France, et ses oeuvres, (*La théorie Atomique*, *Le nouvel Esprit Scientifique*, etc.) le signalent à l'intérêt du monde entier.

Monsieur Gaston Bachelard et ses étudiants ne sont pas seuls à se pencher sur les problèmes dont nous venons de parler. Savants et philosophes se rencontrent là sur un terrain commun et

se rendent déjà d'immenses et inappréciables services. Science et philosophie, loin de s'opposer, comme on avait tendance à le croire à une époque récente, se complètent, se fécondent et arrivent à se confondre dans toutes les hautes spéculations de l'esprit, ce qui prouve bien qu'elles sont de même essence et répondent au même besoin de "Connaître pour connaître" qui est le propre de l'homme.

Claude JAILLARD

de l'Institut d'Histoire et Philosophie des Sciences de Paris

La route

Y a-t-il seulement une route qui vaille
 Qu'on s'achemine jusqu'au bout?
 Y a-t-il seulement un rocher qui vaille
 Qu'on s'y déchire les dix doigts?
 J'ai beau creuser ma tête et chercher
 Jusqu'à ce que le cerne de mes yeux
 Noircisse comme la gangrène
 Je ne trouve pas et cela me vaut bien
 Une mort lente plutôt qu'une mort preste.
 Certes, il y a eu le temps des vergers qu'on invente
 Et qu'on installe soi-même
 Debout dans le soleil;
 Certes, il y a eu le temps des prairies
 Des bois et celui des nuits étoilées.
 — Il y a toujours le temps des nuits étoilées... —
 Tout cela conserve le parfum des choses reléguées
 Au fond des vieux tiroirs hospitaliers.
 Mais après cela, il y a eu l'envie des courses,
 La hantise des départs
 Et la curiosité des mystères
 Car il n'y a pas une nuit qui n'en soit peuplée
 De ces aspirations vous tirant
 Comme une tornade
 Loin du dégoût et loin du départ encore,
 Vers ce pays qu'on touche sans y rester,
 Ce pays qu'on cherche toujours
 Et qu'on ne possède jamais
 Et qui donne toujours la nostalgie
 D'un autre pays d'où l'on partira aussi.
 Quand on arrive on a déjà, en soi,
 Le germe acide
 Et l'heure fixe du départ suivant
 Et l'heure fixe de la mort
 Qui se fait toujours attendre
 Mais qui arrive, néanmoins, toujours trop tôt.

Paul ROUSSEL

Un quart d'heure avec J. Romains

(Mexico, le 10 août 1944)

La pluie tombait lourde, exaspérante, comme elle peut l'être dans les pays du Sud, et Mexico était ce soir-là une ville fade.

Aussi lorsqu'un invité entra dans la lumineuse « Librairie-Française », il lui semblait tout à coup voir briller de mille étoiles, les glaces, la parquet, les livres et surtout les verres. Il y avait vraiment des verres, du cocktail et même des livres! En somme, la maison recevait ce soir-là et faisait bien les choses. Plusieurs canadiens étaient là, heureux de retrouver une atmosphère française et de bouquiner un peu.

La réunion devint vite très gaie, on parlait littérature, voyages, histoire. Au moment où une jeune mexicaine parlait d'Hidalgo, ce prêtre révolutionnaire qui le premier s'éleva contre la tyrannie espagnole, un ami me présenta le directeur. Ceci avait été fait à ma demande, car je désirais parler d'éditions et de relations commerciales avec le chef de cette maison. C'était un homme d'une carrure d'épaules remarquable, pas très grand, un front uni et des yeux d'un bleu très pur.

Il me fut présenté ainsi: « Le directeur de la librairie ». Assez mal à l'aise dans mon rôle « d'attachée commerciale », je brûlai les étapes:

— Vous faites quelques rééditions ici à Mexico?

— Oui.

— Je viens justement de trouver *Poésies* de Stéphane Mallarmé.

— Ah.

— Vous devez l'avoir ici et *Aurélia* de Nerval.

— Probablement.

— C'est un peu lourd, mais tout de même très prenant.

— Oui.

— Votre maison fait-elle de l'édition?

— Non.

— Vous ne vous occupez que de la vente alors!

— Oui, nous avons ce qu'il y a de plus intéressant de réédité dans les Amériques.

— Vous faites affaires avec le Canada?

— Oui, un peu.

Avec New York aussi.

— Oui, surtout avec la Maison-Française. Elle a réédité *Les Hommes de bonne volonté* au complet.

— Ah.

— Vous les avez lus?

— Quelques uns. Tiens, vous avez *Judith* de Jean Giraudoux.

— Oui.

— Il paraît que Jouvet l'a donnée ici.

— Oui.

— Est-ce que le tirage de ces rééditions est considérable?

— Assez.

— Vous ne manquez pas trop de papier?

— Je ne sais pas, enfin, Mademoiselle, je suis Jules Romains, l'écrivain.

Et Jules Romains, l'écrivain, mécontent, dépité même, me tourna brusquement le dos. Après un moment d'hésitation, j'éclatai franchement de rire. Une jeune fille, qui, au lieu de louer le maître, lui parlait de Jouvet, d'éditions et de papier, c'était vraiment un peu fort. Pourtant que n'aurait-il pas pu me faire dire? Ne sachant pas qui il était j'aurais, sans froncer les sourcils, donné une appréciation à la fois sommaire et définitive de son roman-fleuve, quelle occasion unique pour lui de s'amuser un peu!

De l'humour, l'auteur du *Docteur Knox* en a certainement. Mais peut-être pas lorsqu'il s'agit de sa gloire littéraire. Aussi un grand homme peut-il à certains moments prêter au ridicule, surtout s'il fait de la littérature!

N.B.—Cette anecdote est tout à fait vraie dans son fond: quant aux mots employés, ils ne sont peut-être pas tous exacts, après deux ans ils ont pu se modifier dans ma mémoire. Aussi je me demande parfois, s'il me fut répondu, Jules Romains l'écrivain ou Jules Romains le génie.

Madeleine GARIÉPY

Note de l'auteur. Cela n'empêche pas Jules Romains (hélas!) d'être un très grand écrivain.

Epigrammes

Il y a deux sortes de musique. L'une porte à créer, l'autre, à créer.

* * *

Parce qu'on a trouvé un ver dans une pomme, cela ne veut pas dire que toutes les pommes sont piquées.

* * *

L'amour est devenu un art vulgarisé qui compte de moins en moins de virtuoses.

C.D.M.

L'heure de la "malle" en Gaspésie

Toute la matinée, j'ai scruté le ciel à cause d'elle; et devant la promesse qu'elle viendrait ce soir-là, j'ai pressé mon travail afin d'être plus libre pour la recevoir.

Car, ces trois longs jours de blanche poudrierie acharnée nuit et jour au ras du sol, ramenèrent plus d'une fois à ma fenêtre brodée de féerie et de merveilleux, l'ombre fugace des visages en route.

Et cette attente retardée, donnait à leurs traits toute la saveur de ce qui joue à la longueur de notre bras, de ce qui se donne et se retire.

C'était la belle histoire d'une belle histoire à l'enfant qui va pleurer

C'était l'espoir de retrouver tendus des bras éperdument ouverts

C'était la poésie d'une branche de sureau en fleurs, défiant les tendresses d'un matin de mai!

Dans l'après-midi, de sur les monts où une piste patinée par le soleil l'avait conduite, « Anne » regardait venir.

Oui, là-bas, sur cet immense océan blanc de gelée, je voyais sortir de l'horizon une longue route... des cambrures qui s'affairaient... des têtes qui s'enhardissaient vers les mirages lointains... des yeux qui rencontraient les miens.

Oh! j'aurais voulu que cette pente qui ne me retenait déjà plus là-haut, fut sans limites

Et que dans un prodigieux jeu d'équilibre, elle m'emporta à la croisée des chemins

Les yeux vidés de larmes, les joues recouvertes de perles roses pour mon bien-aimé.

Nous aurions alors vu les espaces solitaires retenir leur souffle blanc

Pour ne pas inquiéter les couples muets... ou pour ne point détourner les saintes accolades.

Quand vint le soir, à l'heure où les lampes s'allument, où les petites fumées blanches des cheminées s'inclinent au vent de terre.

Il faut avoir vu chevaucher sur les ors du couchant, des profils heureux, calmes et sereins.

Pour comprendre un peu la joie qu'ils portent en leur coeur, en regardant poindre les étoiles une à une.

L'heure de la détente! l'heure où l'on doit avoir une douceur à mâchouiller... un espoir à peinturlurer!

Les uns la goûtent devant le fruit de leur amour, les autres, dans l'émotion religieuse des Vêpres chantées à la brunante.

Tandis que les plus bohèmes la trouvent à faire crisser la neige sous leurs pas, patiemment.

Jusqu'à ce que le guichet cède à leurs instances, et leur jette dans la bousculade du moment, la « malle »...

Des plis bleus, des plis blancs que, le visage irradié, ils rapporteront précieusement, au rythme lent du pied qui veut s'attacher à ses « pas de joie »...

Et la nuit, de son brillant cachet d'argent, scella les joies inextinguibles d'un autre jour de « malle ! »

Les paupières se baissèrent en savourant encore... alors que les yeux, au moment où ils allaient perdre la route, et se sublimer dans la voûte aux mille feux.

Ces yeux palpitérent encore, à la promesse d'un autre jour de malle !...

Ce n'était donc pas le dernier... d'une belle série? La vie c'était bien toute cette myriade de petites joies qui n'en finissaient pas d'attiser le courage de l'existence?

Oui, c'était tout ça, et mieux encore.

C'était ce voyage sans escale, avec ses tempêtes, ses ciels zigzagüés d'éclairs, ses vents du nord, ses ressacs cassants.

C'était ce voyage alterné de douces accalmies, d'aubes merveilleuses où les oiseaux revenaient de leurs étangs assoupis, de nuits immenses où les chevelures rêvaient d'aller cueillir des étoiles dans le sillage phosphorescent du paquebot.

C'était ce voyage bellement organisé... qui chantait déjà au suprême abordement... les enthousiasmes qui faisaient sourire les rivages enrichis de nouvelles conquêtes !...

...et l'aube, après son rêve, pointait déjà sur un autre jour de « malle »...

Carmen G.-ROY.

Epigrammes

Un grand nom fait lire plus de sottises qu'un autre.

Il suffirait ici de parler d'un Ministère de l'Education pour discréditer son parti politique.

Nous survivons, il est vrai. Mais vit-on pour cela? Un cimetière domine Montréal.

Les Anglais ne comprennent pas les Français, ils les prennent pour des Canadiens français.

Pierre BAILLARGEON

CHRONIQUE de la POESIE

Le cortège

A M. le président de la Société St-Jean Baptiste.

De tous les autres lus que reste-t-il
 De tous les grands pirates qui ouvrirent le coffre de merveilles
 Plein de trésors de colliers de montagnes qu'apportèrent les [de mon pays
 Et fermé par des serrures compliquées de fleuves et de rivières [gallions du temps
 Aux combinaisons plus étranges qu'un travail d'insectes
 De tous ces grands pirates qui maniaient des lames plus belles
 Et qui portaient dans leurs coeurs le Sésame-ouvre-toi de toutes [que le reflet allongé du soleil couchant dans l'eau
 Le temps pillard me dira-t-il ce qu'il en reste après ces lectures [les grottes de l'horizon
 Faites dans le vieil astre de l'histoire
 Mais je tourne les feuilles de ses derniers rayons

Il me faut renouer la tresse des feuilles tombées à celle des feuilles [toujours vertes
 Mais l'aujourd'hui d'un pavé d'irréalité change même la nature
 Tout est différent et le vieil historien [des levers de soleil dans un ciel de fumée
 Ne s'aperçoit pas qu'une ménagère ignorante et scrupuleusement [propre
 A changé sur le lit de chaque cours d'eau les draps des grèves
 On dirait qu'aux banques du temps on a changé les valeurs de la [nature elle-même
 Les torrents qui bouillonnaient d'exploits ont perdu leur impé- [tuosité
 Partout dans les villes les rues ne sont plus que de longues chutes
 Qui tombent des pieds d'un héros avec ses armées
 Jusqu'aux socles des monuments qui s'ennuient avec moi sur les [places publiques
 Et que dire aux quelques fleurs affolées qui poussent entre les [fentes des pavés
 Sinon que je les prends toutes pour épouses devant l'autel d'un [culte que célèbre un homme sourd et muet
 Un homme qui garde un tabernacle oublié
 Derrière l'inscription qui interdit le virage à gauche

Et le grincement de tous les omnibus répond Je me souviens
 Est-ce là le lien la corde raide du souvenir
 Et tout ce qu'on vend aux comptoirs des pèlerinages
 Des mensonges en forme de carte postales de monuments et de
 [processions

Est-ce là tout ce qui reste
 Ce que nous livrent les manches des rues
 Auxquelles les tailleurs de la ville ajustent les bras de l'histoire

La ville insulte au passé insulte à la vie
 Le progrès jette chacun dans la mer anonyme
 Où s'étouffent les remous des protestations
 Qui s'échouent sur un récif découragé

Et l'homme oublie son nom
 Qui tinte à peine dans les cloches de son ombre

Pierre TROTTIER

Paysage d'hiver en tête-à-tête

Je consens au ciel de décembre
 Avec son froid psychique et d'air,
 Comparable à l'horizon clair
 De ton buste quand il se cambre.

Parent à ta blancheur de chair
 Dans la paresse de ma chambre,
 Je consens à l'éclat sur l'ambre
 Sylvestre des neiges d'hiver.

Mais si j'ai froid avec délice,
 Je tiens à ouïr que ton calice
 Se penche à ma lèvre au besoin ;

Et si le ciel veut bien m'entendre,
 Je lui dirai que l'air est tendre
 Si ton baiser n'est pas très loin.

Réginald BOISVERT

Complainte du trop aimé

La reine m'a donné du poison,
 Hélas, c'est elle qui en est morte!
 Comme un nouvel Orphée aux enfers,
 Oublieux de toutes les toisons,
 Je charmerai les pènes des portes
 Et les charnières de ses fers.

Elle me soufflera dans le cou
 Et je mourrai parmi les bacchantes.
 La voix d'Eurydice dans la nuit
 Me mènera, savez-vous jusqu'où?
 Circés que ma mélodie incante
 Vous frapperez en vain à mon huis.

Je connais les chants pour les serpents,
 Mais les poisons ont perdu leur âme
 A séduire la reine de coeur
 Et la corde, où, Judas, tu te pends,
 Vibre faux comme un dix cors qui brâme
 Dans l'étang où se vide son coeur.

Je descends à l'ombilic tout noir,
 Les fouets siffleront mon orchestre,
 La morte du philtre que j'ai bu,
 Dans les souterrains de son manoir,
 O reconnaîtra-t-elle l'équestre
 Jeu d'Orphée ou la tête d'Ubu?

François PELADEAU

 Naufrage

Le ciel est sombre.
 Des goélands
 Tracent de lents
 Dessins dans l'ombre.

Le bateau sombre.
 L'eau veut ses flancs.
 Le voilier blanc
 N'est plus qu'une ombre.

La mer est calme.
 Sous les cieux almes
 Le voilier meurt.

Et la nuit tombe
Sur lui, qui meurt
Sans une tombe.

Sylvain GARNEAU

Départ

Change de cioux.
Marche sans trêve.
Va vers ces lieux
Qui sont tes rêves.

Marche toujours.
N'arrête pas.
Laisse les jours
Couvrir tes pas.

Regagne les
Pays lointain
Que tu croyais
Avoir atteints.

Là tu verras
D'autres plaisirs,
Tu connaîtras
D'autres désirs.

Tu sentiras
D'autres tourments.
Tu pleureras
Amèrement.

Que le projet
De ton enfance
Soit ton secret
De délivrance!

Sylvain GARNEAU

Peinture surréaliste

Par le serpent le feu s'étage
 Dont le péril interrompu
 Aurait rompu mon pur. lestage
 Et mon courage, s'il eût pu ;
 Mais la couleur s'intensifie
 Jusqu'au radeau de moi lesté,
 Sans qui mon art incontesté
 Eût tôt glacé mainte graphie.

Si pur que soit l'ardent clairon
 Par qui je rends aux dieux mon culte,
 Comme un silence qui se rompt
 Sur les confins de l'âme inculte,
 De mon émoi l'écho j'entends...
 Mais dans quel cadre s'est tendue
 Cette naissance à moi fondue
 Par l'infini frisson du temps?

Le gueule est prompte et l'oeil tenace
 De ce reptile en art versé :
 Le miroir tangué et me menace
 Par les signaux que je traçai.
 Croulants trésors, chutes graciles,
 Disséminés en maints joyaux,
 Sous vos vêtements royaux,
 Vous dormirez, mornes fossiles !

Comment surprendre une peinture
 Dont puisse encor l'âme sentir
 La somnolence en la nature?
 La flamme est dure à revêtir,
 — Quand, souveraine, elle circule
 Des radicelles aux rameaux, —
 De sons, de teintes et de mots
 Que la raison seule articule.

Oh! quel sagace charlatan,
 Quelle sylphide incandescente,
 Quelle sorcière, quel Titan
 Pourra jamais tracer la sente
 De ma lucide pamoison,
 Et par un invincible augure
 Tracer dans l'ombre la figure
 Qui fut pourtant ma trahison?...

Que surgisse la verte gemme
 Hors de sa gangue, tel un fruit :
 C'est son mirage seul que j'aime,
 Avec paresse reproduit !...
 Orgueil sanglant, destin notoire,
 Dans un nuage cramoisi
 S'évapore l'élan choisi,
 Prenant le ciel pour oratoire !

Délire fauve au faste enclin,
 Comme un fantôme je t'évince,
 Et je figrole ton déclin
 En t'affublant d'un masque mince...
 Même superbement bridé,
 Si l'amazone le chevauche,
 L'étalon fuit la sainte ébauche
 De son espoir élucidé.

Où se tapit le dilettante
 En appareil vil et pimpant,
 Là se frelate mon attente,
 Dont par le monde va rampant
 La merveilleuse inconsistance...
 Je suis debout, sombre et viril :
 Nul repentir et nul péril
 N'ébranlera mon froid silence !

Gérard BESSETTE

Procès-verbal d'un rêve

J'ai mordu des pétales de rose,
 J'avais des larmes plein les doigts
 Et j'ai deviné sous les cendres chaudes
 Les amoureux à l'oeil narquois.

Des lignes affolées de leur naissance prématurée
 Injuriaient le peintre, leur auteur :
 Ce que j'ai ri de la mine étonnée
 Qu'il offrait à ses insulteurs.

Les poètes insistaient pour qu'on leur accordât du génie.
 Saturne délibérait complaisamment.
 Les astres hospitaliers ont accueilli mon agonie,
 Je mourrai, en prophétisant.

Des ingénieurs célestes tracent des plans magiques
 (Maison d'été pour les élus)
 J'ai penché sur eux ma figure nostalgique
 "Les toits seront pointus".

La pluie dansait sur les coupoles
 Des anges complotaient le viol du continent
 Avec d'ennuyeuses paraboles ;
 D'autres souriaient pesamment.

J'aurais fait des aveux à l'étoile polaire
 Mais l'on frôlait partout les oiselets de miel
 Et pour semer l'effroi, d'immenses luminaires
 J'étais aux alentours de longs regards de fiel.

Ma déception laissait à travers les nuages
 Des traces de regret à tous les deux cents pieds.
 Comme des gens curieux les bourgs et les villages
 Montent vers moi : de partout, je me sens épié.

Je ne goûterai pas le repos des tziganes
 Les éléments du songe abdiquent un à un
 J'entends le trot lointain du cheval ou d'un âne
 Ici-bas, il fait brun !

Jean-Marc LEGER

Indigo

Il est grand et comme j'aime ce plus de joie
 Et ce plus de tristesse élu aux prés sans fards
 Il y végète les méditantes amphores
 Tombées, oh mes enfants ! du jeu où l'on joua.

Jadis en l'indigo songeait la cigarette
 Du plus léger démon sans rose à son chapeau
 A-t-il trinqué son cœur pour que soudain l'arrête
 Où les pentes incantent un silencieux appeau
 Les lumières en pensers au bas des fenêtres.

Lourds paysages obliques de lais penchés
 Sur l'orée vive passent les moulins passent
 Nostalgiques et mus au vent lent des archets
 Que lasse la vierge nouant sa chair enlacc.

A leur chevet j'ai des hochets comme clocher.

Saura-t-on jamais la hauteur où naît l'azur
L'azur banalisé du bleu qu'on a valsé
Sans plus, mais saura-t-on? Malgré qu'y vint l'usure
L'ingénue vêtir, tu cherches ce qu'elle sait
La femme après les yeux si longuement priers
De colonnes insistantes autant qu'un bois
Nymphatiques où s'endort le reste de ton leurre.

Moi ma fontaine a la candeur de l'eau qu'on boit.

Lorsqu'aura Salomé vaporisé ses voiles
Son beau corps de buis boira l'eau des bénitiers
Et boira son beau corps le claquement de toile
Dont le bruit fait prier les mains sur les trépieds.

...A moins qu'un calembour ne brouille les étoiles...

L'intarissable immensité du firmament
Vient appuyer un golfe aux contours de sa gorge
Forgée par la vision des grands maîtres de forge
Salomé qui te tiens abonde sans amant.

Ma lampe au gré d'un siècle adore un sucre d'orge
Qui souvent autrefois en ange se muait
Pour toucher nos fronts fées de ses longs doigts fluets.

Les trapèzes du ciel hochent leur menuet
Tant exquis que bientôt on dirait qu'il va poindre
Ce geste éclos aux crois des carrefours muets
D'un grand rythme où se blesse à la moure le moindre
Dé latent. Et l'acrobate libre hallant
Les joues barbouillées d'images mauves croit teindre
L'impondérable roule lubrifié de néant.

Elles ne pèsent pas ton poids les maisons pleines
Remuées de voix, ni les voix à perdre haleine
Dans la rue peut-être un soir a trop languï
Une lucarne sensible, mais il ramène
Ce refrain-là combien t'odore le lent gui.

*

* *

Celui qui songe
Celui qui prie

Sait-il mes anges
 Sait-il ma vie
 J'abandonnai mon âme
 A d'étranges vidames
 C'est-il ma vie?...

*
 * *
 *

La vision neige son tissu de mortes lunes
 En l'aquarium éternel et rêve... Telle une
 Bouffée de chloroforme ému se parfume et
 Suspend sa vaste énigme où le symbole bouge
 Aux fondantes ruines d'un salon enfumé
 Qui divague et pense les dorades et rouges.

*
 * *
 *

Qu'il est grand et comme j'aime ce plus de joie
 Et ce plus de tristesse élu aux prés sans fards
 Il y végète les méditantes amphores
 Tombées, oh mes enfants! du jeu où l'on joua
 Tombées, oh mes enfants, du jeu où l'on joua.

RACEDOC

Ciel majeur

Nous étions couchés parmi les fleurs.
 Le ciel orchestral
 Entonna son poème du soir
 Par de longs accords plaqués sur des notes
 Noires.
 La terre devint muette
 On entendait le silence.
 Des étoiles de notes blanches
 Pointèrent avec le thème principal.
 La lune flute
 Par la caresse de ses rayons
 Vint adoucir
 Le lac
 Des âmes.
 Poème d'harmonie,
 Noir et blanc d'un damier
 Où nous allions d'étoile en étoile,
 Nous étions l'un près de l'autre
 Mais en pleine solitude.

Jean McEWEN



POLITIQUE

En marge de "Nous ferons l'avenir"

DE FRANÇOIS HERTEL

Ce nouvel essai comprend deux parties bien distinctes qui chevauchent tout le long du volume. La première est une analyse pénétrante et un peu brutale du caractère, du milieu et de l'évolution présente des Canadiens français. Elle apporte la conclusion encourageante que, comme peuple, nous sommes en voie d'atteindre la maturité. La seconde veut esquisser la silhouette que cette maturité projette dans l'avenir, un Canada français, beau, libre et indépendant. Qui n'a pas une telle image dans un recoin de son cœur? Mais avant d'accorder trop de place à un si beau rêve, il convient de se demander s'il est possible.

Malgré des efforts admirables, désintéressés et nombreux, l'idéal de l'indépendance politique n'a jamais ému la masse de notre peuple. Il n'a presque jamais dépassé le cercle des intellectuels et des rêveurs. C'est peut-être dû au gros bon sens paysan que François Hertel reconnaît à notre population. On pesait le pour et le contre et on estimait que les avantages du présent compensaient les inconvénients, valaient bien surtout les promesses d'un avenir hasardeux. On ne peut pas tout avoir en ce bas monde. Pour faire l'indépendance d'un peuple, il faut d'abord l'intéresser à la besogne; nos intellectuels n'ont pas encore trouvé chez nous la corde sensible. En supposant que cela vienne un jour, il reste les problèmes extérieurs, qui sont encore plus difficiles à résoudre.

Selon Hertel, le Canada et les États-Unis sont deux pays artificiels, appelés à se fragmenter un jour ou l'autre. La division de l'Amérique du Nord en plusieurs petits pays serait pour nous une chance inespérée, mais elle semble tellement peu probable, qu'il est plus sage de l'écarter de nos calculs. La tendance historique est plutôt en direction inverse de la fragmentation, de la décentralisation. Nous ne le sentons que trop, même au Canada, et bien puissant sera celui qui pourra changer le cours des événements. Les États élargissent, augmentent leur influence en raison directe des progrès des moyens techniques de contrôle, par le perfectionnement des communications et de la machine bureaucratique. Il ne semble plus exister qu'un moyen de briser un grand État, c'est de le faire écraser par un État plus fort. La guerre qui vient de finir laisse un monde où il n'y a plus que deux États réellement

indépendants, les Etats-Unis et la Russie. Tous les autres Etats dépendent en fait de l'un ou de l'autre, et leur souveraineté n'est plus qu'un mot. Les événements de Perse et d'Espagne suffisent à le démontrer.

Hertel prétend aussi que le Canada que nous connaissons n'est pas viable. Peut-être, mais il a déjà atteint un âge respectable et rien n'indique sa fin prochaine. Grâce à la guerre, le Gouvernement fédéral s'est conquis, aux dépens des provinces, une puissance dont il ne veut plus se départir. L'artillerie de MM. Duplessis et Drew peut s'attendre à une dure besogne, si elle veut le faire reculer un peu. La guerre aura aussi donné une réalité nouvelle à l'unité canadienne, qui n'a jamais été bien évidente. Je n'en veux qu'une preuve que je trouve chez les combattants qui ont servi outre-mer. Même si les rapports entre les deux races n'ont jamais été d'une grande cordialité, il n'y a pas eu de mésentente grave. Les Canadiens nombreux qui ont été forcés de vivre loin de leur pays pendant de longues années se sentent beaucoup plus près les uns des autres. Vu de loin, le Canada a pris pour tous une grandeur et une beauté nouvelles. Le retour au pays peut diminuer un peu l'enchantement, mais il en restera quelque chose.

En général, les Canadiens français rapportent d'outre-mer un orgueil plus grand de leur titre de Canadiens. Ils ont découvert que le Québec n'était pas nécessairement le centre du monde, mais qu'il n'avait pas beaucoup à envier à la plupart des pays « indépendants ». Quant aux Canadiens anglais, élevés pour la plupart dans une admiration béate de la *mother country*, ils ont trouvé que l'Angleterre n'en a pas tant que cela à nous montrer et reviennent meilleurs Canadiens qu'ils n'étaient avant de quitter leur pays. Cela est tellement évident que le général Montague, ancien chef d'état-major canadien dans le Royaume-Uni, a senti le besoin d'excuser ses compatriotes d'être plus nationalistes qu'impérialistes, au cours d'une grande fête, à Aldershot, le 26 septembre 1945. Ces changements ne sont pas de nature, je pense, à affaiblir l'unité canadienne.

Bien qu'un Canada français indépendant ne soit pas une probabilité sérieuse, nous ne devons pas cependant jeter notre beau rêve aux orties. Il peut nous rendre de grands services si nous n'en attendons pas plus qu'il ne peut donner, si nous ne tentons pas trop fort de le réaliser. Accepté comme mythe, il peut nous inspirer des solutions heureuses aux problèmes concrets de notre existence nationale. Mais un mythe pris comme programme d'action réelle risque d'apporter bien des déceptions. Le grand théoricien du mythe, Georges Sorel, nous en avertit dans ses *Réflexions sur la Violence* : « Il faut juger les mythes comme des moyens d'agir sur le présent ; toute discussion sur la manière de les appliquer matériellement sur le cours de l'histoire est dépourvue de sens. »

Le mythe d'indépendance de Papineau ne s'est jamais réalisé, mais il a contribué pour sa part à faire le Canada français que nous connaissons aujourd'hui.

Je me suis souvent demandé ce que nous serions aujourd'hui, si Papineau avait réussi à établir une république indépendante en 1837, et si cette république s'était maintenue depuis, et contre l'Angleterre, et contre les Etats-Unis. Toute supposition est insensée, mais ne pourrions-nous pas voir un peu ce nous serions dans n'importe laquelle des petites républiques de l'Amérique du Sud qui conquièrent leur indépendance au début du 19^{ième} siècle? Le Chili, le Pérou, par exemple, sont des pays indépendants entourés de pays de même langue et de même foi, et pourtant je ne pense pas que nous ayons beaucoup à leur envier.

Capitaine Gérard PAYER

Coup d'oeil

Un fauteuil de roses,
Un peu de lilas,
Les persiennes closes :
Villa.

Des billes d'agate,
Quelques papillons,
Des photos qui datent :
Salon.

Tête aux blondes nattes,
Léger cotillon,
— « Un peu moins de hâte,
Voyons! »

Un minois tout rose,
— « Oh! mieux que cela ».
Les paupières closes...
Voilà.

Jean-Marc LEGER

Epigrammes

Pour nous, la vocation, c'est la vocation religieuse. Nous n'en connaissons pas d'autre.

Je songe à me suicider. — La vie est un suicide. Attends donc.

Le bon écrivain est celui qui a le dernier mot : les écrits demeurent.

Le langage est une prison. Le posséder, c'est l'agrandir un peu.

Je n'écris pas pour les ignorants, mais pour ceux qui savent; non pour les avides, mais pour les dégoutés; non pour les autres, mais pour les autres.

Pierre BAILLARGEON

Sous cette rubrique nous publions des textes dont nous n'endossons pas nécessairement toutes les idées, mais qui expriment des opinions sincères.

L'affaire Franco

(Texte du plaidoyer de la défense)

Oyez, oyez!... La poursuite vient de terminer son réquisitoire, la parole est à la défense.

La presse mondiale, en plus d'être horriblement borgne par une infirmité de nature, se fourre le doigt dans l'oeil jusqu'au coude et s'aveugle net quand elle s'emploie, selon ses propres termes, à « dénoncer le facisme dont s'inspire le régime » temporaire instauré en Espagne par le général Franco. Peu s'en faut que ce grand chef d'Etat ne soit considéré, dans les milieux officiels, comme un criminel de guerre. De toute façon, la très véridique *Pravda* ne recule ni devant les accusations les plus mensongères, ni devant les injures les plus ordurières à l'adresse du dictateur espagnol. Ne nous formalisons point pour si peu. Car, si la calomnie est la défense des faibles, l'invective est l'arme des sots. En parlant des sots, il faut voir avec quelle souveraine maladresse le gouvernement des Etats-Unis agit en ce moment dans ses rapports à la fois avec l'Argentine et l'Espagne. Le petit livre que le « State Department » a publié à propos de la campagne électorale en Argentine exprime — on s'en rend compte à la couleur du pamphlet — la peur bleue qu'on éprouve outre-frontière à voir un homme à la poigne de fer prendre le pouvoir à Buenos-Ayres. Au reste, la presse américaine se contente de renchérir, et, afin de mettre un peu de suite dans ses idées (je devrais dire dans ses intentions), annonce la publication prochaine d'un autre livre conçu dans les termes du premier, mais dirigé cette fois contre Franco. Il semble même que ce libelle ait paru. C'est un livre blanc, sans doute parce que le blanc est le symbole de l'innocence. Je voyais là l'ironie du sort; mais un diplomate au courant des secrets d'office m'informe aujourd'hui qu'il n'en est rien, et qu'il n'y a là d'ironie que celle que contient l'insignifiance d'une mauvaise plaisanterie.

Néanmoins, l'attitude menaçante de Moscou envers Madrid peut s'expliquer par l'échec retentissant que le marxisme a dû enregistrer à l'issue de la guerre civile espagnole, en 1939. Quant aux Américains, ils me paraissent presque justifiables de se mettre en colère pour la bonne raison que tout leur vieux commerce de contrebande avec l'Allemagne, commerce qui leur avait

profité beaucoup au cours des trois premières années de la 1ère grande guerre, est revenu en partie à la Suède, en partie à l'Espagne durant toute la période de la 2e grande guerre. C'est là un handicap peu propre à calmer les nerfs des hommes d'affaires. Mais une chose inouïe, une farce décidément hilarante, bref un événement qui n'a de précédent dans l'histoire que la politique extérieure de Monsieur King, c'est bien la décision qu'ont prise les énergumènes du Palais Bourbon au sujet de leurs relations diplomatiques avec le régime franquiste. Cette troupe d'histriens, dignement représentée par le F. Gouin, met la France dans une situation analogue à celle d'une petite chienne édentée, mais qui aboie, et l'expose ainsi au mépris universel sinon à la pitié des rares individus qui, disséminés aux quatre coins du globe, auraient encore quelques raisons de lui être sympathiques. Ici, je songe à mes compatriotes de la province de Québec à l'exception, bien entendu, des folliculaires accrédités à certains journaux de gauche parmi lesquels je ne me fais pas scrupule de ranger le loyal « Canada. »

L'un des complices de Bidault déclarait récemment qu'il fallait châtier Franco pour ses « crimes ». En voilà un, au moins, qui regarde le maître de l'Espagne comme un criminel de guerre. Demandez à cet ennemi de l'ordre ce qu'il entend au juste par « criminel de guerre ». S'il avait, hélas, un moment de sincérité, il vous répondrait : « Est criminel de guerre tout homme qui ne partage pas mes opinions en matière de philosophie, d'histoire, de politique et de sociologie ». Cette façon éminemment intelligente de comprendre les choses s'apparente fort aux raisonnements des communistes les plus modérés de l'heure. Ceux-ci posent comme base de toute argumentation le principe suivant : « Tout ce qui n'est pas communiste est faciste ». Voilà qui est d'une logique assommante. Ne pourrions-nous pas dire, en effet, avec autant de vérité et de justesse : tout ce qui n'est pas rouge est bleu ? Or, nous savons que Franco est radicalement anti-communiste. Aussi, hâtons-nous de conclure avec les logiciens du marxisme : « Franco est faciste, égorgeons-le donc ! » Eh bien oui ! Et ne craignons point de le crier sur les toits au grand scandale des pharisiens, Franco est faciste, et il l'est avant tout au sens pratique, en ce qu'il a su appliquer intégralement, d'abord pour son bénéfice personnel, ensuite pour le bien de sa nation, les principes énergiques que Mussolini, rédacteur à *L'Avanti*, formulait dans cette phrase : « La vie telle que le facisme la considère doit être sérieuse, austère, religieuse, soutenue par la force morale, » (Cité par Jacques Bainville dans les *Dictateurs*) Maintenant, si un homme mérite l'exil ou la mort pour avoir vécu, cette doctrine, si un chef d'Etat doit être déposé pour avoir eu le courage et la force de rétablir la religion dans un pays où elle était persécutée, si cet ardent défen-

seur de la foi chrétienne doit faire face à une seconde guerre civile après en avoir terminé une première en tirant son peuple de l'état pitoyable où l'avait réduit l'athéisme, s'il lui faut en plus envisager l'éventualité de la guerre étrangère après en avoir conjuré le danger pendant six années, si c'est un crime, enfin, que de savoir garder la paix chez soi quand tous ses voisins s'entretuent, il n'y aura jamais moyen de s'entendre sur le mot « morale ». Ciel ! je m'abuse, car il y a longtemps qu'on ne s'entend plus du tout sur le sens de ce vocable.

De nos jours, un homme n'est moral que dans la mesure où il est démocrate : on ne jure plus que par la démocratie, et bon nombre de catholiques croient fermement aux articles de la Déclaration des Droits de l'Homme quand ceux de leur credo les laissent plutôt indifférents. La démocratie, selon certaines gens, serait la seule forme de gouvernement légitime. Par bonheur, il n'en est pas ainsi : toutes les formes de gouvernement se valent dès qu'elles favorisent le bien commun de la société sans nuire au bien particulier de chaque individu. La démocratie ne manque certes pas de ressources, mais elle a ses limites et n'est pas exempte d'abus. Un célèbre républicain, Simon Bolivar, partisan effréné de la liberté politique, ne se gêne pas pour écrire : « La démocratie est un état de choses si débile que le moindre embarras le bouleverse et le ruine. » Et il ajoute ceci, sans doute à l'intention de ceux qui ne croient qu'en cette idéologie : « Le gouvernement démocratique absolu est aussi tyrannique que le despotisme ». Cette sage opinion d'un héros de la liberté politique pourrait servir, à mon sens, à établir la légitimité du régime Franco. Que si l'on voulait justifier la présente attitude de la presse à l'endroit de l'Espagne en invoquant, au nom de la démocratie, l'illégitimité du pouvoir qui gouverne cette nation, l'on commettrait alors une grave erreur, et ce ne serait pas la première.

De fait, il est stipulé, dans je ne sais quelle « charte », que Franco doit tomber : on ne négligera aucun moyen pour assurer sa chute. N'ayez donc crainte, républicains de tous les pays, ça viendra ! Oui, ça viendra sûrement, ne fût-ce que parce que le sol de l'Espagne renferme des mines d'uranium.

Jean N. Tétreau

Épigramme

Le journal *Le Jour* pense le contraire du *Devoir*, qui ne pense pas.

Henri BRULARD.

Cinéma

Les Français d'Hollywood

Jean Renoir

C'est au studio GENERAL SERVICE, qui dépend de UNITED ARTISTS, que Jean Renoir achève en ce moment son dernier film : LE JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE.

Dès la porte du « set » franchie, — une porte immense, haute de sept mètres, large de huit, manoeuvrée électriquement — j'aperçois un vrai village de Normandie. Une affiche municipale, apposée sur un hangar, donne la date : 14 Juillet 1882, et le nom du village : Mesnil-le-Roi. Aux arbres, des lampions multicolores, aux fenêtres des drapeaux qui claquent au vent, sur des tonneaux, un orchestre de bal musette. On danse autour d'un chêne magnifique, aux flouflous d'une vieille polka d'autrefois.

Les lampes s'éteignent pour régler l'éclairage, puis les sun-lights donnent à nouveau, et je suis frappé par l'étrange beauté des costumes. Imaginez des personnages jaillis des toiles des plus grands peintres impressionnistes, une série de tableaux vivants de Berthe Morizot, de Manet, de Seurat, de Renoir père : mêmes teintes, même coloris fondus, même modes du passé... Au premier plan, une jeune femme blonde, moulée dans une robe de soie prune, à strapontin, qui lui colle à la peau comme une robe chinoise, réclame le maquilleur pour un "raccord".

— "Qui est-ce?" demandai-je à mon voisin, Eugène Lourié, le décorateur français, auteur de ce pittoresque village normand.

— C'est Paulette Goddard.

— Je la croyais brune?

— Elle l'était, mais il a fallu pour le rôle de Célestine, une belle fille blonde, et elle s'est résignée, par amour de l'art, à faire teindre ses cheveux noirs.

— Et ce monsieur à barbiche, en chapeau de forme gris?

— C'est Burgess Meredith, son mari.

— Alors vous faites vraiment LE JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE... malgré le Hays Office? (censure américaine spéciale pour les films)

— "Quiet!" (Silence!) hurle l'assistant dans un micro.

— "Action!", crie d'une voix de stentor, Jean Renoir, debout à côté de l'opérateur en chef, un français aussi, Lucien Andriot.

Aussitôt l'orchestre entame une scottish endiablée. Les couples tournoient, s'élançant, sautent lourdement en cadence.

Debout sur la plate-forme de l'appareil de prises de vues, carré, massif, puissant, l'air d'un tailleur de pierre de cathédrale gothique, Jean Renoir, en veston de velours marron, les deux mains dans ses poches, suit la scène d'un oeil d'aigle.

Devant lui, Célestine (Paulette Goddard), et le Capitaine Mauger (Burgess Meredith) ont une querelle, tandis que cavaliers et cavaliers tourbillonnent autour d'eux.

La scène est difficile à régler. Très calme, tel un chef d'orchestre à son pupitre, Jean Renoir voit tout, surveille tout, donne à mi-voix des instructions à son opérateur, fait des signes télégraphiques à son assistant, paye de sa personne, déplace des couples, indique les mouvements : rien ne lui échappe.

Il n'a pas changé : mêmes épaules larges, même regard vif de ses yeux bleus à fleur de tête, même simplicité, même force paisible.

— "Excusez-moi," me dit-il, "de ne pas vous recevoir maintenant. Attendez qu'on change l'éclairage. Nous pourrions bavarder vingt minutes."

Nous voici sur un banc du café du village autour d'une table en bois rustique, devant un large broc d'eau colorée qui simule du cidre, Eugène Lourie, l'auteur des décors, étonnants de vérité, Jean Renoir, sa secrétaire, Judith Podestevere, une française aussi, et moi, mon crayon à la main.

— Quel est votre magazine?

— "Paris-Hollywood".

— Je suis à votre disposition pour répondre aux questions que vous me poserez. Que voulez-vous savoir?

— C'est vous qui avez eu l'idée de réaliser le JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE?

— Oui, j'y pensais depuis plusieurs années : Célestine est un personnage extraordinaire, et j'ai trouvé en Paulette Goddard une interprète inouïe : elle a un entrain, une spontanéité, des gestes justes, un sens du cinéma que je n'ai jamais rencontré jusqu'ici chez aucune actrice. Pour un metteur en scène, c'est l'artiste idéale.

— Mais avec la censure Hays vous avez dû modifier sérieusement le sujet?

— De fond en comble. Je n'ai gardé que les trois principaux caractères, le valet Canaille, la femme de chambre qui attire les hommes, le jeune garçon poitrinaire, et j'ai traité le problème de la domesticité dans une société en décadence.

— Pouvez-vous me résumer votre histoire en quelques mots?

— "Avec plaisir : Célestine, petite bretonne dégourdie, dégoutée de Paris et des hommes, accepte une place dans un château

en pleine campagne chez des gens très riches, où un valet de chambre, sournois et vil, fait la loi. Elle le brave, et lui tient tête. Rien ne résiste au charme de Célestine, qui plaît aux hommes malgré elle, aux vieux comme aux jeunes. Son patron, le riche Monsieur Lanlaire, le fils de la maison, Georges, et le valet Joseph lui font une cour ardente sur trois airs différents. Madame Lanlaire, pour garder son fils Georges au château et pouvoir le soigner d'une maladie de poitrine qui le mine, n'hésite pas à mettre à la disposition de Célestine son linge et ses vêtements. Elle la veut belle pour tâcher de sauver Georges et de le garder près d'elle "au bon air de la campagne". Célestine, habituée aux vieillards, s'enflamme pour le beau jeune homme. Lui, qui devine les intentions de sa mère, fuit la belle fille au charme troublant.

"Un nouvel amoureux entre en lice, le Capitaine Mauger, un farouche républicain qui hait les Lanlaire, réactionnaires et monarchistes. Il manoeuvre pour leur souffler Célestine, mais Joseph veille au grain. Afin d'épouser l'attirante bretonne et d'ouvrir avec elle un café à Cherbourg, il tue Mauger, vole ses économies, annonce son mariage à ses patrons et réussit à leur extorquer par un chantage hardi une partie de leur fortune.

"Georges réalise alors son ardent amour pour Célestine. Il se bat avec Joseph que Lanlaire père accuse ouvertement devant tout le village à la fête du 14 Juillet d'être un voleur et un assassin. Démasqué, Joseph se sauve et tente de se cacher, mais il est découvert dans sa voiture, culbuté par dessus son siège et trainé sur le sol par ses chevaux emballés. Georges épousera Célestine et monsieur Lanlaire sera dégagé de la tyrannie de sa femme... Voilà mon drame — un drame âpre et violent — qui est, vous le verrez, admirablement joué, non seulement par Paulette Goddard mais par son mari, Burgess Meredith, par Francis Lederer, brutal et saisissant dans le rôle de Joseph et par un nouvel acteur auquel je prédis un avenir éclatant, Hurd Hatfield, qui, dans le **PORTRAIT DE DORIAN GREY** a déjà fait preuve de remarquables qualités à la M. G. M."

— En dehors du **JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE**, quels films avez-vous déjà mis en scène depuis votre arrivée en Amérique.

— **SWAMP WATERS** (Marécages) à Fox, **THIS LAND IS MINE** (C'est mon pays) avec Charles Laughton et Maureen O'Hara à R.K.O., **THE SOUTHERNER** (L'Homme du Sud) avec Zachary Scott et Betty Field, que l'on donne actuellement avec un grand succès et que j'ai fait à United Artists pour David Loew et Robert Hakim.

— Quelles sont vos intentions?

— Réaliser un dernier film ici avec David Loew sur l'histoire de Los Angeles, puis, rentrer en France, le plus tôt que je pourrai, pour y travailler à des oeuvres précises.

— Par exemple?

— A de grands films documentaires sur la France, province par province, une sorte de géographie des paysages, des moeurs et des coutumes du "plus beau royaume sous le ciel"... Pas de contraste plus saisissant qu'entre l'Alsace, la Bretagne, l'Auvergne, la côte d'Azur et le pays basque. Un seul lien entre ces régions si belles et si différentes : l'harmonie souveraine.

— En bref, toute la France en dix ou douze poèmes de lumière?

— Oui, mais excusez-moi, je vois mon assistant qui me fait signe. Les lumières doivent être réglées pour le prochain tableau.

— Une dernière question : votre fils Alain est-il de retour du Pacifique?

— Pas encore je l'attends d'un jour à l'autre. Il rentre avec de nouveaux rubans, et les galons de lieutenant. Dès le début de la guerre, il s'est engagé dans l'artillerie légère, après avoir fait la campagne de France, la bataille des Flandres et la retraite sur la Loire. Il a pu s'échapper à travers les lignes allemandes, et me rejoindre ici pour repartir sous l'uniforme américain.

— "Tout est prêt!" dit l'assistant.

— "Me voilà!" répond Renoir. "Bonne chance au **FILM FRANCAIS** et mes meilleurs souvenirs à mes amis de **PARIS-HOLLYWOOD**."

A ce moment, une fillette en longue robe grise, se précipite dans les bras du metteur en scène interloqué. C'est une petite figurante de sept ans, qui, comme tous les enfants travaillant dans ses films, adore le "boss".

— Monsieur Renoir, et l'autographe que vous m'avez promis pour mon album?

— Comment t'appelles-tu, petite?

— Joy.

— Eh! bien, Joy, je t'écrirai ça tout à l'heure, parce que tu vois, je suis en retard et tout le monde m'attend. Va vite à ta place, honey!

— O.K., Monsieur, mais n'oubliez pas comme hier...

Paul de **SAINTE COLOMBE**

LES LIVRES



Mission de femme

par Marie Nille Pintal.

chez les Editions Lumen, éditeur.

Si Marie Nille Pintal n'est pas une toute jeune fille elle a, en dépit des ans, conservé les naivetés de l'adolescence. Son livre *Mission de Femme* — dont un sous-titre prometteur annonce « une étude psychologique sous forme de roman » — est tout simplement l'histoire d'une très belle infirmière insupportablement parfaite, qui ressemble étrangement aux héroïnes des Delly, Max du Veuzit & Cie. Une de ces pauvres filles incomprises persécutées, appelées à vivre « dans des cercles où le bonheur se traduit presque toujours par la jouissance de tout ce qui satisfait les sens et où le vin, ce nectar des dieux (!) tient souvent lieu de raison et d'esprit » (p. 95). Marie Nille Pintal a une curieuse opinion des gens, dits du monde; sans doute les a-t-elle peu fréquentés ou ne les juge-t-elle que par ce qu'elle en a entendu dire. Il n'en demeure pas moins que ces romans, où l'on peint en noir les milieux bourgeois pour mieux faire ressortir les qualités de la classe moins favorisée, sont fastidieux à la longue parce qu'ils sont trop souvent en marge de la vérité. Le monopole de la bonté et de l'honneur n'appartient pas exclusivement à la classe pauvre.

A Suzelle Vernys, personnage principal du roman, l'auteur fait expliquer son titre; « ma mission, dit-elle, est de soigner les âmes plus que les corps » (p. 131), c'est là vocation de religieuse et, à vrai dire, l'héroïne en possède toutes les qualités... et bien davantage. Marie Nille Pintal veut peut-être prouver que des anges terrestres comme Suzelle pourraient mieux servir la bonne cause en demeurant dans ce monde « stigmatisé par le vice » où elles pourraient exercer leurs missions « respectives » en donnant l'exemple d'une conduite exemplaire et d'un courage à toute épreuve. Mais Suzelle est un ange bien en chair puisque, au cours du ro-

man, elle se fait aimer successivement et rapidement par trois hommes. Oh! en tout bien, tout honneur. N'empêche que Suzelle, qui possède « l'attrait d'une madone blonde... par la régularité de ses traits et l'élégance (sic) de sa silhouette » (p. 16), n'est pas très farouche et lie bien facilement connaissance sur le paquebot qui l'amène en croisière. Un monsieur distingué, riche, l'invite à danser et après un petit tour de valse se présente et tend sa carte sur laquelle on lit : Robert Nantiers, négociant, Montréal, Canada. Ce monsieur ne possédait donc pas d'autres cartes que des cartes d'affaire? Mais on l'excusera de cette faute d'étiquette car l'auteur nous avait dit avant « qu'il avait grandi dans un milieu rustique et obscur... d'où l'on ne sort pas avec cette distinction de la parole et des actes qui suscite l'admiration dans les salons » (p. 12). Tout s'arrange cependant ; la petite française transplantée en Amérique finira par s'entendre avec le veuf canadien, inconsolé jusqu'à cette rencontre éblouissante. Voilà le départ d'un roman où tout converge vers un seul but ; prouver que la bonté vaincra toujours le mal et qu'elle sera récompensée. C'est une philosophie simplette, une conception bien conventine et une façon sommaire de résumer la vie. La littérature moderne est, dieu merci, plus près de la réalité dûre et ces romans à l'eau de rose font démodé et ne peuvent plus retenir l'attention d'une jeunesse ardente et avide d'apprendre.

Il y a dans ce livre un choix de trouvailles précieuses. On y apprend à déceler l'âge des femmes ; il paraît que l'absence de sourire sur les lèvres dénote que les vingt ans sont révolus tandis que l'absence d'amertume sur les traits assure que les quarante années ne sont pas sonnées (p. 17). Ce n'est pas difficile... mais il fallait le trouver ! Que dire du « vertige doux comme le trait d'archet d'un virtuose » (p. 16), ou de la « demi-syncope morale d'une âme » (p. 26), ou encore « du cœur siamois » (p. 126), ou mieux encore « des lèvres... gobe-mouches où viennent se prendre les cœurs inexpérimentés etc., (p. 96), ainsi que « du prisme des yeux où se transvasent les âmes » (p. 199). Ces expressions apprêtées auraient moins d'importance si Marie Nille Pinal avait su créer l'atmosphère propice aux développements intéressants. Hélas ! il n'en est rien. Aucun élément nouveau, aucune description pittoresque n'émaillent ce livre. En plus certaines fautes criardes choquent l'oeil, telles que — l'enlassement (p. 93) — un homme dit « jouer les ingénues » (p. 18) — les heures s'égrainent. On impute trop facilement ces fautes aux typos, ils ont le dos large, néanmoins il semble inadmissible que la correction des dernières épreuves n'ait pas été plus soignée.

Marie Nille Pinal montre une prédilection pour le style alambiqué. En réponse à une demande en mariage, elle écrit ; « ma décision est la synthèse de réflexions prolongées convergeant toutes vers un but ultime » (p. 78). Elle se plait aussi à mêler dans

une même phrase les temps des verbes, sans souci de l'harmonie ou de la syntaxe. On sent la recherche dans les subjonctifs pompeux — que je donnasse — et le dialogue est très inégal.

Cependant tout effort intellectuel, si modeste soit-il, mérite d'être signalé. Il ne faut donc pas condamner dans son intention un travail méritoire dont la forme témoigne par ailleurs d'un manque de maturité et d'une conception puérile de la vie humaine.

Souhaitons que, débarrassée de ses préjugés, affranchie de ses idées surannées, libérée des clichés et des lieux-communs qui embarrassent sa plume, Marie Nille Pintal nous donne plus tard un roman vivant, dépouillé des aveuglements juvéniles, enfin un livre digne d'elle et de ses lecteurs.

L. BOUCHER

Raphaël

de Lamartine

aux éditions Fernand Pilon.

Le meilleur hommage qu'on puisse rendre à certaines oeuvres est, sans contredit, l'oubli complet. Ainsi en va-t-il pour « Raphaël » publié il y a un siècle et que les éditions Pilon viennent de rééditer.

On voudrait déprécier l'auteur à jamais qu'on ne pourrait mieux s'y prendre. D'ailleurs, qui donc, aujourd'hui, consentirait à reconnaître le moindre talent à Lamartine romancier, dont les sanglots harmonieux ont bercé nos douze ans? Si, pourtant, ses poèmes ont encore le don d'émouvoir les coeurs délicats, ses romans dégagent une fadeur difficile à concevoir, faite de sentimentalité sur commande et de mots d'amour mièvres et tendrelets.

Pour l'amour de Dieu, qu'on cesse de publier les oeuvres de Lamartine: le faire lire, c'est tuer sa réputation. Et dame, en notre pays, forcer les professeurs de littérature à reviser leurs conceptions, c'est presque de l'anarchie.

Jean-Marc LEGER

Un mariage dans le monde

par Octave Feuillet

aux éditions Fernand Pilon

« Un mariage dans le monde » fait partie de la collection « Pages Oubliées » comme on l'indique en page couverture. Pour-

quoi fallait-il qu'un éditeur eut la malencontreuse idée d'exhumer ce volume d'un oubli aussi mérité?

J'ai rarement parcouru un ouvrage plus stupidement insignifiant : le romantisme agonisant et la sentimentalité conventine s'y donnent libre cours. Le mariage d'un gringalet nigaud et pleurnicheur avec une jeune personne frêle met en branle toute une famille. Nous assistons à un échange de lettres touchantes et ridicules. Voici un spécimen :

Madame Y à Madame X

Amenez-moi chère amie, vos gens fort aimables. Dites m'en seulement le chiffre à cause de mon couvert.

Je vous embrasse, mon amie

Madame X à Madame Y

Ma belle amie, mes gens aimables ne sont qu'un. C'est mon fillenl, Lionel de Rios ; mais enfin, je ne puis le laisser dîner seul, et je ne puis vous l'amener. Il ne vient que pour un jour, et il n'a pas apporté d'habit.

Affectueux désespoir. »

Et cela continue ainsi ; chacun des chapitres rivalisant d'ennui avec les précédents. On n'y trouve même pas matière à rigoler. Ce livre a cependant un mérite qui lui ouvrira bien des portes : une logique parfaite ; il est conséquent jusqu'au bout dans sa sottise et ses âneries.

C'est une oeuvre d'Octave Feuillet : c'est tout dire.

Jean-Marc LEGER

Contes

par Marie Noël.

aux Editions Bernard Valiquette.

Peu prolifique, Marie Noël se rappelle peu souvent à votre souvenir. C'est que, peut-être, elle se sent obligée de vivre et de sentir en elle les expériences qu'elle profère. Ses poèmes résonnent l'authenticité et émeuvent, parce que déjà ils sont à leur origine émus. Marie Noël est femme jusque dans sa littérature, c'est-à-dire qu'elle sent plutôt qu'elle ne pense. En cela elle est sincère. Elle se livre, non pas avec la robustesse d'un poète-mâle, mais elle consent à écrire avec son être et ses dons propres. Elle ne pose pas. C'est là sa véritable simplicité, non pas une simplicité d'impuissance à l'instar de certains poètes canadiens "sincères et "simples" à souhait.

Marie Noël frémit à la seule présence du vocable "amour". C'est la poétesse de l'amour, que ne vient pas satisfaire son objet mais qui toujours en est nourri d'espairs et de tristesses. Elle excelle en l'art de replacer son lecteur dans ces situations où chaque battement du coeur prend sens ; où la mémoire et la sensibilité se repaissent de mille délicatesses, de mille tendresses et sensibles-ries.

Ses contes n'exposent aucune intrigue. Ils sont occasion à descriptions, dialogues, etc., (c'est d'ailleurs ce qu'il nous en reste), où toujours vient jouer la fraîcheur de touche. Elle est même parfois candide :

"...une petite fille d'un âge si jeune qu'il en restait inconnu. Elle devait l'avoir eu avant sa naissance."

Considérant la nature à la manière de La Fontaine ou de Félix Leclerc :

"La sabôtière lui avait appris à chanter des chansons qui sont utiles, suivant les saisons, pour soulager le beau et le mauvais temps quand ils ont quelque chose à dire et qu'ils voudraient bien savoir des paroles."

"...le soleil la regarda dans l'eau".

L'action est ténue. Le langage aussi. Mais tout de même le texte ne tend pas à s'effriter. Les premiers contes sont courts et charmants. Marie Noël s'enchant de sujets naïfs et enchanteurs à dessein. Mais elle rejoint les plus belles pages de *Les Chansons et les Heures*, dans son dernier conte (le plus résistant) : "Le chemin d'Anna Bargeton." Là elle nous transporte dans ce peuple d'attentes qu'est une amoureuse enchaînée. Elle repasse la vie d'amour d'Anna Bargeton avec un doigté qui, vif, n'a rien de précipité, mais plutôt semble alangui. Le thème est sensible, et ses développements le sont aussi. Le récit est tendre et ému. Il nous touche parce qu'il est humain. (Evidemment il y a ceux qui ont répudié tout attendrissement, s'abritant sous des formules. Mais le coeur n'est-il pas le même partout et en tout temps?)

Rappelons toujours Mozart (ou certains Debussy gracieux). Simplicité, facilité, amour où frangent en éventail des ombres d'une mélancolie douce, sereine.

Guy LAFOND

Livres reçus à la rédaction

La maison du chat qui pelote

par Honoré de Balzac

Aux Editions Fernand Pilon

Voilà un bon ouvrage qui nous arrive de chez Fernand Pilon. Une des nouvelles les plus agréables de Balzac. Le livre comprend aussi *Le bal de Sceaux* et *la Bourse*, deux contes moins importants mais remplis de cette intensité balzacienne qui les rend inoubliables. Le tout est en vente à \$1.25 dans toutes les librairies.

Le désert de l'amour

par François Mauriac

réédité à La Société des Editions Pascal

Le désert de l'amour est un des romans les plus pathétiques de Mauriac, un de ceux qu'ont été écrits avec plus de talent et d'amour. Il est malheureusement aussi un des plus passionnés, un des moins sains. La sombre histoire de Maria Cross peut troubler bien des adolescents; ce n'est d'ailleurs pas à eux qu'elle s'adresse. Espérons qu'ils seront assez prudents d'attendre d'avoir l'âge voulu pour le lire.

Cinquante dessins d'Alfred Pellán

chez Parizeau, éditeur

Il n'y a pas à dire la maison Lucien Parizeau est en passe de devenir de beaucoup notre meilleure maison d'édition. Le choix et la présentation des textes se font de plus en plus heureux. C'est ainsi que nous ouvrons avec un plaisir sans mélange le magnifique recueil des dessins de Pellán et le splendide album pour les enfants illustré par La Palme. A propos de cette dernière publication, intitulée *Ristontac*, conte, par André Maillet, on peut tout au plus regretter que le nom de l'auteur de ce conte charmant s'efface devant celui de l'illustrateur. Il n'en reste pas moins que la présentation de l'ouvrage est excellente.

Mais revenons à Pellán. Voilà un grand peintre authentique et, à n'en pas douter, un dessinateur de génie, qui se classe parmi les plus grands, non seulement au Canada, mais dans le monde entier. Pourtant, on entoure cet homme d'une sinistre conspiration du silence. On a un peu honte, dans un pays comme celui-ci, d'avoir affaire à la vraie grandeur.

Les dessins que nous présente Parizeau sont caractéristiques de la force et de la sûreté du maître. En quelques traits précis et nets, toute une physionomie est construite et vit à nos regards. Cet album ne contient que des portraits; et on regrette qu'il soit si court.

Que Parizeau persiste à nous offrir des oeuvres de cette qualité, et le jour n'est pas loin où il récoltera lui aussi le fruit de ses efforts pénibles contre la stagnation et le statisme de cette chère colonie anglaise où nous tendons timidement vers la vie.

F. H.

Rodolphe Paré

Avocat

Edifice Thémis

10 ouest, rue St-Jacques HA. 5228

NOTRE TEMPS

Hebdomadaire social et culturel

Abonnement: \$3.00 par année

438, rue St-François-Xavier,
Montréal

Tél. DO. 1350 7088, Rue St-Hubert

Consultations 9 a. m. - 6 p. m.

EMILE BRIÈRE, O. D.

SPECIALISTE - OPTOMETRISTE
EXAMEN DE LA VUE

Résidence: 7225 St-Denis CA. 9095

Erigène Godin

NOTAIRE

231, ouest, rue St-Jacques

Montréal Tél. HA. 5237

Paris vient à vous
LE COUTURIER PARISIEN

ROGER BARROT

a le plaisir de vous annoncer que vous pouvez
désormais obtenir ses créations de *robes*, dans les
meilleurs magasins du Canada. Exigez ses originaux.

PARIS

MONTREAL

NEW-YORK

64

*Exigez toujours des
produits de Qualité*

• • •
JUS DE TOMATES
MACEDOINE
CONFITURES
MARMELADE
MARINADES
SOUPES
• • •

J. J. Joubert & Fils

St-Vincent-de-Paul

P. Q.

Nouveauté

LA FEMME CHEZ ELLE

petite encyclopédie des travaux domestiques
écrit en collaboration sous la direction de
Jules Gallet

- Cuisine
- Vêtement
- Entretien de la maison
- Recettes diverses
- Les animaux domestiques
- Etc.

\$2.00 l'exemplaire, en vente partout

Un livre que toute maîtresse de maison tiendra à avoir chez elle.

LA SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS PASCAL
1498, ouest, rue Dorchester, Montréal.

MARCEL ALLAIN

*se place en tête de tous
les auteurs français de GRANDS RECITS d'aventures policières*

UNE PREMIERE SERIE DE SES ROMANS
sous le titre général de

Miss Téria

*Chaque volume forme un récit complet. Si vous lisez le premier volume, vous
voudrez lire tous les autres. La série comprendra 12 volumes.*

50 cents chacun - - - - - En vente partout

- DE L'AVENTURE
- DU MYSTERE
- DE LA TENDRESSE
- DES EXPLOITS

DISTRIBUTEUR GENERAL

LA LIBRAIRIE PASCAL

1498 ouest, rue Dorchester, Montréal - HA. 5430

Agences Le Veilleur Inc.

NAPOLÉON PAQUIN
Président

MARCEL BYARELLE
Secrétaire-Trésorier

PUBLICITÉ GÉNÉRALE

VENTES

PÉRIODIQUES

ANNUAIRES

GUIDES

ÉDITEURS

IMPORTATIONS

EXPORTATIONS

LAncaster 3515

477, rue St-François-Xavier

MONTREAL

